LE

BONHOMME NOCK

(LE CHEVALIER DE CORDOUAN).







LE

BONHOMME

NOCK

(LE CHEVALIER DE CORDOUAN)

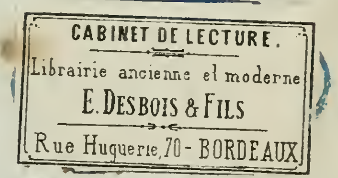
PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.

VI



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LE VAGABOND

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Si jamais œuvre d'imagination a réuni les conditions essentielles d'un haut intérêt, c'est sans contredit le roman intitulé *le Vagabond*. Puissante originalité des types, variété saisissante des situations dramatiques, peintures vivement accentuées d'un repli du pays breton et d'un épisode de la chouannerie contemporaine, tout concourt à imprimer un caractère plein de force et de grandeur à cet ouvrage de MM. Etienne Enault et Louis Judicis. Déjà, dans la création de *l'Homme de minuit*, nos deux habiles romanciers ont montré les ressources fécondes de leur collaboration. Il semble, cette fois, qu'ils se soient surpassés eux-mêmes, tant ils ont su mêler, dans le beau livre que nous annonçons, les plus merveilleux éléments de curiosité, d'attendrissement et de terreur.

A lui seul, le personnage surnommé *le Vagabond* est une magnifique raison de succès. C'est le dévouement fait homme, le dévouement libre et fier, qui jaillit du cœur comme une flamme, et n'aspire qu'après les joies sévères du devoir et de la vertu. Dans son âpre pèlerinage à travers la vie, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. L'amour et la souffrance lui ont enseigné le sacrifice; et, fidèle à l'instinct suprême des cœurs magnanimes, son existence tout entière a pour règle invariable le mépris de l'égoïsme et le culte de l'abnégation. On comprend dès lors combien un tel homme, dominant une action où les péripéties se succèdent sans relâche, doit éveiller de généreuses émotions. Cette glorification des plus nobles sentiments n'est certes pas un mince mérite à une époque où tant d'ouvrages nouveaux s'efforcent de réussir par le scandale et l'immoralité. Il y a là comme une heureuse protestation contre les funestes tendances d'une littérature sans dignité. A ces causes, nous en sommes convaincu, le lecteur ne manquera pas d'accueillir *le Vagabond* avec une profonde sympathie.

LA REINE DE PARIS

PAR

THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté se trouve la leçon, et le dénoûment qui met chaque chose à sa place montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Paris.— Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.



I

La Saint-Rigobert. *(Suite.)*

— Vous me jugez mal, reprit la comtesse : les femmes sont douées d'une sensibilité qui, si elles les soumet, dans certaines occasions, à des souffrances que

les hommes ne sauraient pas supporter, leur réserve aussi des joies infinies, ignorées de votre sexe. Je serai la plus heureuse des femmes quand les prisonniers seront libres, parce que je n'aurai plus rien à demander à Dieu, qui m'aura tout donné... parce que M. de Verneil sera rendu à l'honneur, à la raison, et que *lui*...

— Oui, je vous devine, interrompit Boileau, venant au secours du chaste embarras d'Antoinette, vous n'aurez plus à trembler pour une tête...

— Que j'aurais rachetée au prix de tout mon sang! s'écria sourdement la comtesse. Ah! je peux vous l'avouer, maintenant que la Providence m'a permis d'être fidèle à tous mes devoirs, et de triompher des méchants, si ma joie est immense, c'est qu'elle est pure, et si elle est inaltérable à jamais, c'est que nous autres femmes, nous enfermons l'amour dans ce même cœur qui destine à nos enfants d'inépuisables tendresses. En présence du miracle opéré en ma faveur. je serais honteuse de mes regrets s'il se mêlait quelque amertume au souvenir de mon passé. Bien au contraire, je saurai témoigner à Dieu toute ma gratitude, en

me dévouant au bonheur de mon mari, en m'efforçant de l'aimer pour lui-même, puisque je ne peux pas...

— Puisque vous ne pouvez pas l'aimer pour vous ! interrompit encore Boileau, permettez que j'achève votre phrase et vôtre pensée, n'est-il pas vrai ?

— La comtesse répondit par un léger frémissement à cette question, et Boileau reprit :

— Vous êtes une sainte femme, mon

enfant, et l'on devient meilleur en vous écoutant parler.

— Séparons-nous, mon ami, dit Antoinette ; il me tarde de porter au pauvre prisonnier la nouvelle qui doit le faire revivre. Je vous ai parlé de mon père, de ma mère ; je ne vous ai pas prié d'embrasser mon fils... Etait-ce nécessaire?

— Non, sans doute.

— Tenez, vous passerez à son joli pe-

tit cou, et sur sa blanche poitrine cette croix que j'ai tant baisée en priant pour son père : elle lui portera bonheur..... Cher enfant! quand le reverrai-je! Allons, allons, pas de faiblesse... Adieu, monsieur Boileau, embrassez pour moi votre femme, la bonne Mariette, et répétez-lui qu'elle me pardonnera, si elle m'aime, de l'avoir tenue pendant longtemps éloignée de son mari.

Boileau porta respectueusemeut la main de la comtesse à ses lèvres et disparut. Madame de Verneil se présenta hardiment devant le concierge et les

surveillants de la prison. Elle s'appliquait à se grandir pour mieux préparer les yeux au déguisement que devait prendre son mari, et elle affectait de tousser fréquemment, pour porter, sous son voile, son mouchoir à sa bouche, ainsi qu'elle devait le recommander au comte.

A la porte du greffe, Antoinette rencontra le directeur, et elle ne fut pas maîtresse du tressaillement qui l'agita à la vue de cet homme de qui dépendaient le salut ou la perte des trois prisonniers.

M. Wolff accueillit la comtesse avec raideur et même avec dureté; car il avait près de lui, dans ce moment, le substitut de l'avocat-général, dont il importait de tromper et le regard soupçonneux et le zèle royaliste.

— Je vais vous conduire moi-même, madame, dit-il d'un ton aigre; mais je vous préviens que, pour la dernière fois, vous me trouvez disposé à vous recevoir à pareille heure. J'ai porté plainte à l'autorité... Ces infractions au règlement sont inconvenantes... Je ne vois pas pourquoi M. le comte de Verneil serait

mieux traité que les autres. Ici, nous n'avons jamais affaire aux gentilshommes... Je n'ai que des traîtres et des malfaiteurs dans ma cellule... Pour moi, ce sont des gens de même famille.

— Monsieur, murmura la comtesse, que cette grossière apostrophe glaçait d'effroi.

— Enfin, interrompit le directeur, passe encore pour cette fois. Venez, madame, venez. Le service du roi avant

tout; et vous le dérangez, le service du Roi, avec vos exigences.

A huit heures précises, ce soir, qu'il se tienne prêt, glissa Wolff à l'oreille d'Antoinette en lui ouvrant la cellule du comte. Pas un mot, pas un gest e.A ce soir.

—Vous avez parbleu raison, monsieur le directeur, dit le substitut lorsque Wolff l'eut rejoint, son paquet de grosses clefs à la main : je ne vois pas pourquoi

on a des bontés, des égards pour ces brigands de Buonapartistes.

— Pardiene! aussi, vous le voyez, je n'en fais pas plus de cas que de feu Ravaillac et de feu Robespierre. Il serait curieux que je me gênasse pour leur parler à ces grandes dames, parce que leurs maris ont la corde au cou... Est-ce vrai, cela ?

— Je vous approuve, et je rendrai bon compte de votre zèle, monsieur le directeur... Dieu merci, le procès ne

sera pas long, et bientôt vous vous reposerez de vos fatigues.

— Je ne dormirai que quand ces vauriens auront payé leur forfait, et ils pourront se vanter de m'avoir fait passer des nuits blanches... C'est égal : *Vive le Roi* ! monsieur le substitut, je suis votre serviteur ; ménagez votre santé.

M. Woff entra dans la loge du concierge après avoir conduit, avec force salutations, le substitut jusque dans la rue.

— Eh bien! dit-il, nous sommes toujours entortillés de flanelle, mon pauvre Marguin ; ça ne va donc pas mieux !

— Que oui, que oui, cela va mieux, répondit le concierge, en s'aidant de sa canne et d'un bras de son fauteuil, pour se lever et saluer son chef suprême. Le docteur Franck m'a permis, ce matin, de dîner comme à mon ordinaire et...

—Et vous allez vous ratrapper, hein ?

— Dam! la diète, ça n'est pas gai, sa-

vez-vous? Je le sais d'autant mieux, que s'il me fallait faire diète aujourd'hui, j'enragerais.

— Aujourd'hui, pourquoi donc?

— Parce que c'est la Saint-Rigobert, la fête à mon patron, et que je compte me permettre un festin de Balthazar avec deux de mes pays, les gendarmes Péquinot et Balandon .. Vous les connaissez?

— Oui, pour les avoir vus, par-ci, par-là.

— Quel dommage que nous ayons ces gueux de buonapartistes à garder, je vous dirais de monter et de dîner avec nous; mais le service du Roi avant tout.

—C'est sûr.

— Nous eussions trinqué à la gloire des enfants du Bocage. Tiens! j'y pense: vous pourrez tout de même fêter la saint Rigobert, mon ami. Permettez-moi de vous envoyer deux fioles de vieux bourgogne, une fiole de bordeaux et trois fioles de champagne avec deux ou trois plats...

— Vous voulez donc me tuer tout net? interrompit le concierge en se caressant les lèvres avec sensualité.

— Bah! vous traiterez Pichot et Latrille, les deux surveillants de planton, ça leur fera passer le temps... N'est-ce pas, Pichot? cria Wolff à l'un des gardiens, qui se promenait à pas comptés devant la porte du greffe.

— Plaît-il? répondit Pichot.

— Il s'agit de savoir si une tranche de

foie gras, une bécasse et un salmis de perdreaux truffés, avec accompagnement de bordeaux, bourgogne et champagne, vous trouveraient ce soir en bel appétit ?

— Et ma faction ?

— Tout cela bu et croqué dans la loge du papa Marguin, à la santé du roi et de saint Rigobert, mon patron.

— J'en suis, monsieur le directeur, et avec reconnaissance.

— C'est dit, nous nous mettrons tous à table à six heures ; je vais prévenir Latrille... Faut pas nous laisser périr d'ennui, mes braves..... Sa Majesté compte pour longtemps sur nos services.

Wolff alla inviter le gardien Latrille, qui accepta avec empressement ; puis, il ouvrit la cellule du capitaine Michaux.

— Bonjour, capitaine, dit-il en entrant.

— Bonjour, répondit sèchement le prisonnier.

—Vous ne vous plaisez guère ici, n'est-ce pas, camarade?

— Moi ! j'engraisse.

— C'est possible, mais comme je m'aperçois que vous êtes toujours sombre et de mauvaise humeur, je vais essayer de vous être agréable.

— Essayez.

— Ce soir, aux environs de sept heu-

res et demie, huit heures moins un quart, je vous apporterai un uniforme de gendarme. Vous vous dépècherez de mettre cet uniforme, et je vous ferai passer à travers les surveillants, jusque dans la rue, comme si vous étiez colonel-général de la gendarmerie de France et de Navarre..... C'est entendu... A tantôt.

— A tantôt, répondit le capitaine avec un flegme étrange. Puis il ajouta : Et les autres ?

— Les autres seront, comme vous, à la même heure, mis en liberté.

—Faites-leur mon compliment; c'est une agréable chose que la liberté.

M. Wolff alla trouver Delmas, et l'avertit de sa prochaine délivrance, en lui recommandant une grande célérité dans son changement de costume.

— Quel est donc le bon ange qui s'intéresse à moi? demanda Paul.

— Dam! vous le voyez, c'est moi

— Sans doute, mais vous n'agissez pas de votre propre mouvement.

— Eh ! parbleu ! répliqua Wolff, qui, par jalousie, ne se souciait pas de nommer Adeline, vous devriez le deviner, la comtesse de Verneil, n'a pas voulu sauver son mari et vous oublier, pas plus que le capitaine Michaux...

— La comtesse ! interrompit Delmas... Je vous en supplie, donnez-moi quelques détails ?

— Avec cela qu'il fait bon causer de cette affaire-là à l'heure qu'il est..... Adieu, tenez vous prêt et faites silence.

M. Wolff monta chez lui, et s'occupa, aidé d'une vieille femme, sa cuisinière et son unique servante tout à la fois, de tendre la nappe sur laquelle il mit trois couverts et tout ce que son mobilier pouvait offrir de mieux, en vaisselle et en argenterie. Il alluma un bon feu de Noël, plaça un fauteuil devant chaque couvert, posa sur la cheminée une demi-douzaine de bouteilles qui, par leurs formes différentes, celles-ci fines de taille, celles-là

ventrues, cette autre empaillée, signalaient le crû supérieur où elles avaient été remplies, cachetées et coiffées. Puis, ces devoirs d'Amphitryon accomplis, il attendit avec une croissante anxiété l'arrivée de MM. Péquinot et Balandon, de la gendarmerie royale, qui devaient l'assister dans ses hommages bachiques à saint Rigobert, son patron. Quelques minutes avant six heures, les convives de M. Wolff sonnèrent à sa porte.

— J'ai voulu vous faire dîner dans ma chambre, leur dit le directeur en leur serrant la main à tour de rôle, parce que

ma salle à manger est froide comme une glacière, et que j'y ai pris un rhume du diable... Entre pays, on ne fait pas de façons... hein?

Les gendarmes se gardèrent bien de trouver mauvais que leur hôte les eût mis à leur aise; ils se confondirent en remerciements et jetèrent, à la dérobée, de tendres regards aux bouteilles rangées sur la cheminée.

— Débarrassez-vous de vos manteaux, de vos chapeaux, de vos armes, mes

chers pays, leur dit M. Wolff, déboutonnez vos agrafes, où il y a gêne, pas de plaisir... Là! très-bien... Saint-Rigobert était un homme simple, il n'a jamais fait le faraud, et il affectait un grand dédain pour la toilette. Imitons-le, puisque nous le fêtons... Ah! voici madame Jacques, ma bonne mère nourrice, la reine des cuisinières... Et puis après, madame Jacques, est-ce pour aujourd'hui cette soupe à la tortue et ce salmis à la Rigobert?

— Je suis venu vous dire que le père Marguin est servi; je lui ai envoyé trois

plats comme il n'en a jamais mangé, le pauvre cher homme, et si la goutte ne lui remonte pas du coup, il aura du bonheur... Voyons un peu... ne vous manque-t-il rien par ici ?

— Absolument rien, madame Jacques, si ce n'est le potage et ses conséquences.

— Alors, mettez-vous à table.

— A table, mes pays, cria Wolff, et il s'installa dans son fauteuil, comme un chef d'orchestre à son pupitre.

La soupe à la tortue, le salmis, les sauces, le rôti, les entremêts de madame Jacques excitèrent l'admiration des convives du directeur, qui arrosait à grands flots le gros appétit de la gendarmerie royale. Il se démenait avec une verve, avec une gaîté dont ses hôtes charmés s'enthousiasmèrent. Le repas, dont les débuts avaient été d'abord silencieux, à cause du respect que M. le directeur inspirait à ses hôtes, quoi qu'il fît pour rompre avec eux toute étiquette et les traiter en amis plutôt qu'en subordonnés ; le repas, disons-nous, ne tarda pas à s'animer graduellement. Les propos joyeux devinrent gaillards ; puis ils

se mêlèrent confusément et tournèrent à la grosse familiarité à mesure que s'alourdissaient les lèvres de MM. Pecquinot et Balandon. Au dessert, Wolff attaqua le vin du Rhin, puis le champagne ; et lorsqu'il déboucha, avec grand soin, une bouteille de vin du Cap (telle était, du moins, l'étiquette d'un flacon poudreux, rempli d'une sorte de drogue noire, doucereuse et parfumée), ses convives, déboutonnés et débraillés, les coudes sur la table et les yeux à fleur de tête, voyaient à travers les fumées de l'ivresse , tournoyer la table et danser les flambeaux.

— Ceci, chers pays, aimables guer-

riers, c'est le vin du Cap, du cap des tempêtes, entendez-vous ; c'est le dernier trésor de la cave d'un homme qui s'est ruiné en bombances et en amourettes... Buvez-moi ce nectar, mes enfants; et saluez !... Allons, debout; nous avons porté la santé du Roi, portons la santé du grand saint Rigobert.

— Pouah! fit le gendarme Péquinot, c'est du sirop.

— J'aime mieux le casse poitrine, dit Balandon.

— Buvons tout de même reprit Wolff. le vin du Cap a la vertu de dégriser, et des gens comme nous ne doivent jamais se mettre entre deux vins...

— Entre six vins ! interrompit Péquinot. Enfin, puisqu'il est tiré, celui-là, il faut le boire... A la santé de saint Rigobert ?

— A la santé de saint Rigobert ! répondirent Wolff et Balandon.

Balandon vida d'un trait son verre. Wolff versa le sien sous la table.

Madame Jacques entra dans la chambre quelques minutes après cette libation.

— J'espère qu'ils en tiennent, dit-elle en regardant les gendarmes qui ronflaient comme deux toupies d'Allemagne.

— Le fameux festin que vous nous avez donné! répondit Wolff. Mais ce n'est pas tout : vous allez m'aider à les coucher dans mon lit; ces femmelettes... Porter un si bel uniforme, avoir des moustaches et ne pas savoir flûter une bouteille!

— Vous appelez ça une bouteille ! interrompit madame Jacques : c'est quasi une demi-bordelaise que vous avez raflée.

— Oui, mais du si vieux vin ! Tenez, ma bonne Jacqueline; goûtez-moi ce petit vin du Cap, goûtez. Wolff versa quatre grands doigts de sa drogue sucrée à la cuisinière qui ne se fit pas prier et dit en se caressant les lèvres du bout de sa langue :

— C'est vrai qu'on croirait boire de la confiture.

— N'est-ce pas? Encore une rinçurette à la santé de feu M. Jacques, dans le paradis bien entendu !...

— Avec plaisir, puisque c'est innocent...

— Maintenant, donnez-moi un coup de main pour allonger ces deux conscrits sur mon matelas... seront-ils donc *jobardinos* quand ils s'éveilleront là, demain matin. Si nous leur ôtions leurs habits ?

— Oui-dà..... mettons-nous-y... Une bonne farce tout de même .. Miséricorde! il pèse plus que son poids, le M. Péquinot...

— Je crois bien : il a mangé comme un ogre et bu comme une éponge... très-bien ! A l'autre.

Les deux gendarmes furent mis côte à côte sur le lit de Wolff.

— Où coucherez-vous donc, vous? demanda madame Jacques.

— Dans un fauteuil... Eh bien! qu'est-ce qui vous prend?

— La tête me tourne... Faut que je me repose. Ça me fatigue, c'tte corvée... J'ai une migraine terrible, là, entre les deux yeux.

— Asseyez-vous, ça ne sera rien.

Madame Jacques tomba dans un fauteuil, sa tête se renversa, et elle s'endormit profondément.

— Mélodrame en trois actes! se dit Wolff: voilà le premier acte bien joué; passons au second.

Il s'enveloppa de son manteau, fit un paquet des chapeaux, des sabres, des fracs et des manteaux des gendarmes, mit ce paquet sous son bras, prit les clefs des cellules des prisonniers, clefs qu'il avait eu le soin de graisser d'huile, et descendit à pas de loup dans la galerie des cachots.

— Tenez, dit-il bien bas à Michaux, habillez-vous lestement.

— Attrapez, dit-il en entr'ouvrant la porte de la cellule de Delmas : habillez-vous rondement, ne laissez pas voir vos jambes, mais montrez vos aiguillettes... Dans cinq minutes, je suis à vous.

En sortant de la prison de Delmas, Wolff se sentit défaillir, et chancela sur ses aplombs. L'un des surveillants invités à souper chez le concierge avait entendu, quoiqu'il fût gris et plus que gris, marcher dans la galerie, et il s'était levé de table pour aller à la découverte.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

L'Anneau.

Ce fut pour la première fois de sa vie que M. Wolff montra quelque présence d'esprit ; il comprit qu'un excès d'audace pouvait seul le tirer du terrible danger

qui venait à lui. Reconnaissant le gardien Latrille, et calculant qu'il devait avoir au moins une pointe de vin dans la tête, il s'élança dans sa direction par eux grandes enjambées, le saisit par le bras et le secoua fortement en lui disant à demi-voix :

— Je t'y prends coquin... Comment astu fait pour sortir?... Qui es-tu?

— Moi, monsieur le directeur... je fais une... ronde... Je suis Latrille, le surveil lant de garde.

— Peste soit du nigaud! répondit Wolff: je te croyais à table.

— J'y étais jusqu'au cou; j'ai entendu marcher, et...

— Très-bien! mon garçon, très-bien! voilà du zèle et de la vigilance... Allons, retourne à ton verre; je veux que vous fêtiez sans souci mon patron Rigobert, et je me charge du service cette nuit..... Tu le vois, je fais la ronde, tout est dans l'ordre. Les prisonniers dorment, à l'exception du comte, que je vais séparer

de madame. Le bourgogne est-il bon, au moins ?

— Il était bon, monsieur le directeur, il était excellent..... Nous en sommes au champagne... Mais je vais vous accompagner.

— Je t'ordonne d'aller boire... Crois-tu qu'il y ait par hasard, au calendrier un Saint-Rigobert par semaine ?

— Hélas ! non, pas plus qu'un bon en-

fant comme vous dans les autres prisons de Sa Majesté.

— Enjôleur... va donc vite rattraper ta distance, le père Marguin et le vieux Pichot avaleront tout, et je n'en ai pas des tonnes de champagne.

— Par obéissance, répondit le surveillant.

Et il s'éloigna.

Wolff attendit quelques minutes sans

bouger de place. Lorsqu'il entendit choquer les verres dans la loge du concierge, il entra dans la prison de Michaux.

— Venez, capitaine, dit-il, et marchez comme une chatte.

— Ah ça! me laisserez-vous dormir en paix? répondit le vieux soldat; c'est drôle qu'on ne puisse pas fermer l'œil dans votre satanée baraque.

— Eh quoi! n'avez-vous pas mis l'uni-

forme de gendarme? demanda Wolff stupéfait.

— Je n'ai jamais servi que dans les dragons, farceur, et je n'aime pas la justice en culotte de peau. Va te faire lanlaire.

— Mais malheureux! c'est la liberté que vous refusez!

— Je n'aime pas la liberté, moi, je ne suis pas républicain.

— Et l'échafaud, l'aimez-vous?

— Je te conterai ça dans l'autre monde; pour le moment je n'ai pas d'opinion sur cette manière de tourner l'œil... elle peut être agréable, je ne dis ni oui ni non.

— Une fois, deux fois... venez-vous?

— Mais nom d'un petit bonhomme! as-tu fini? Souhaite, de ma part, heureux voyage au lieutenant Delmas et au comte

de Verneil... Tu es un bon diable tout de même, et je t'embrasserai en prenant ma dernière feuille de route; mais... laisse-moi dormir... et va te coucher.

— Bonne nuit! dit Wolff, et il referma la cellule.

Le directeur réfléchit, en allant délivrer Delmas, qu'il ferait bien de lui laisser ignorer l'extravagante détermination du capitaine. Evidemment, Delmas aurait tenté de décider Michaux; le temps pressait, et le moindre retard pouvait conduire à une catastrophe.

Wolff trouva le baron prêt à sortir. Le frac du gendarme Péquinot semblait avoir été fait à la taille du jeune lieutenant, qui s'était drapé de manière à cacher ses jambes et à montrer son bras droit orné d'aiguillettes.

— Bon! dit Wolff; dans la galerie vous laisserez traîner votre sabre, vous marcherez d'un pas mal assuré, comme un homme qui a bu un peu plus qu'à l'ordonnance; coiffez-vous en avant, et ne levez pas le nez... Ne répondez pas si on vous interpelle, mais bredouillez en parlant du nez, des mots sans suite.....

Vous vous nommez Péquinot, vous êtes mon pays, vous venez de manger du salmis de bécasse et de boire du champagne... C'est entendu? Hein?

— Parfaitement... Allez, je vous suis.

— Non, donnez moi le bras... le bras gauche... En route, et que Dieu nous garde!

Wolff referma la cellule.

— Et le capitaine Michaux ? demanda Delmas.

— Il est déjà dehors.

— Où le trouverai-je?

— En Allemagne, en Suisse, où vous voudrez ; croyez-vous qu'il s'amuse à vous attendre dans la rue ?

— Ainsi nous nous sauvons un par un... Le comte de Verneil ?...

— Parti depuis dix minutes... la comtesse est sous clef.

— Monsieur, vous recevrez un jour le gage de ma reconnaissance, dit le baron, dont le cœur battait avec violence.

— Chut! pas de ces propos-là, s'il vous plaît... Ici les murs ont des oreilles. Attention! je commence la tragédie : — Ma foi, mon pauvre Péquinot, continua-t-il à haute voix : je suis fâché de ce qui vous arrive à tous les deux... Aussi, que diable! je vous disais de vous défier... le

vin du Cap est méchant comme un singe. Faudra vous coucher tout de suite... « Faites donc traîner votre sabre » glissa-t-il à l'oreille de Delmas ! — Hé ! père Marguin, la grosse clef ! cria Wolff en ouvrant la porte de la loge.

— La grosse clef ! répéta le concierge, dont l'œil pétillait... et pourquoi ?

— Pour ouvrir à ce pauvre Péquinot qui a des nausées... La jeunesse ne sait plus boire....

— C'est ce que je disais à Latrille, bredouilla le surveillant Pichot, en se dandinant sur sa chaise et levant le coude à hauteur du menton. La jeunesse mange et ne boit plus ; c'est la fin du monde !

— Et Balandon, comment se comporte-t-il ? demanda Marguin.

— Il est à plat ventre sur mon lit. Je l'y laisse ronfler jusqu'à demain. . La clef, père Marguin, la clef ; ce pauvre Péquinot va tomber en syncope.

— Ou.. ouvri... ras-tu... tu... tu? bégaya Delmas en nasillant et frappant le carreau avec son fourreau de sabre.

— On y va, on y va, répondit Wolff qui, s'étant emparé de la clef, vint faire tomber les gros verroux et glisser les tringles de la grande porte.

— Il parlera toujours du nez, s'écria Pichot; quelle vilaine intonation pour un homme qui veut devenir brigadier!.

— Adieu, mon pays, dit Wolff, en ser-

rant la main de Delmas... Si vous les avez trouvées bonnes, les bécasses, venez y repiquer demain matin; le salmis réchauffé, c'est comme les épinards et la choucroûte, ça *s'excellentifie.*

— A demain... a de... main, foi de Pé... qui... quinot, mon pays.

Delmas s'éloigna en frisant les murailles, et sabre traînant.

— Ayez un peu l'œil sur lui, dit Wolff

aux deux factionnaires..... il est saoûl comme une grive, et pourrait bien rouler dans le ruisseau.

A moins de cent pas des factionnaires, le baron vit venir à lui un homme de taille colossale.

— Il n'y a que mon pauvre Nock pour avoir cette carrure, pensa-t-il.

« Antoinette, » dit tout haut et com-

me se parlant à lui-même, l'homme qui marchait à petit pas.

Delmas se jeta dans les bras de son tuteur.

— Ah bigre! doucement, murmura Nock d'une voix pleine de larmes et de joie : nous sommes encore trop près des factionnaires... Venez, venez, mon cher pauvre enfant, et il l'entraîna.

— Passe au large, cria la sentinelle à

Friedrich, qui venait rejoindre les fugitifs.

— Et Michaux? demanda Nock.

— Il est libre et parti je ne sais dans quelle direction.

— Ouf! vous voilà donc tous les trois en plein air, car la comtesse... vous savez, mon lieutenant?

— Oui, je sais... mais, c'est égal, parlons-en.

— Non, non, n'en parlons pas..... Ah bien ! on dirait que nous avons le temps de jaser comme deux perruches. Mon cher brave Paul, je suis si pressé, que je ne songe pas à vous gronder ; mais quand vous aurez les pieds en Allemagne, en Angleterre, en Chine ou au Japon, le plus loin sera le mieux, vous serez malmené, je vous le promets.

— Embrasse-moi encore en attendant.

— *Qu'est-ce que voulez-vous?* il le faut bien, mauvais sujet ; c'est si bon de frot-

ter ma vieille moustache sur vos cheveux... Ah! sac à papier! je l'ai enlevé ce boulet de trente-six qui me pesait sur la poitrine!

Disant cela, le bonhomme Nock se pencha pour baiser au front son pupille, et il le serra si tendrement dans ses bras qu'il dût certainement endommager ses côtes.

ut Tenez, méchant, reprit-il, prenez c'tte petite croix; c'est Louise Boileau

qui m'a chargé de vous la donner ; mais avec défense de penser à elle...

— Puis-je lui obéir! s'écria Delmas en portant la croix d'argent à ses lèvres.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, moi je ne comprends rien au sentiment... J'ai fait ma commission, et, plus loin, je n'y vois goutte...

— *Monsir*, dit à demi-voix Friedrich qui marchait sur les talons des deux amis sans qu'ils entendissent le bruit de ses pas.

— Friedrich! répondit Delmas en se retournant.

— *Ah! monsir, laisez-moi emprazez fôdre main... fus afez dud te même eine vameize ponheir.*

— N'est-ce pas, mon ami?

—*Fus bifez vaire priler eine krosse jantelle à la sainde Fierche de Mariendhal..*

— Pourquoi?

— *Ed auzi à Montame-matemoiselle Ateline...*

— Adeline! interrompit Delmas avec étonnement.

— Adeline et Louise Boileau, oui, dit Nock; les deux ont travaillé à vous sauver tous les trois, et la sainte Vierge de Marienthal et le bon Dieu s'en sont mêlés... Quel bavardage inutile!... Attention! nous voici à la porte de France ..... Eh! n'allons pas nous faire pincer! Marchez entre nous deux, mon lieutenant.

La porte de la ville fut franchie sans obstacle ; l'uniforme du gendarme Péquinot couvrait les fugitifs.

— Maintenant, dit Nock, donne-moi ton passeport, Friedrich.

— *Foilà, monsir.*

— Mon lieutenant, vous connaissez le pays comme on connaît ses poches ; je

n'ai donc pas de direction à vous donner. Quand vous serez en lieu sûr, à l'étranger, vous m'écrirez rue de Vaugirard... Adieu, je vous accompagnerais si je ne craignais pas d'embarrasser votre fuite... Gagnez le petit Rhin, puis prenez le bac en amont de Kehl... Ne vous amusez pas en route... Vous seriez repris et recoffré si dans trois heures vous n'étiez pas sur le territoire de Bade... Embrassez-moi encore une fois... Bon... merci, mon enfant... Eh ben!... vous avez la larme à l'œil...

— Mais non, interrompit Delmas,

ému jusqu'au fond de l'âme, c'est toi qui pleures, cher ami, brave Nock..... Prends garde, ton chagrin va me gagner.

— Moi! reprit Nock..... Ah ! fichtre, *qu'est-ce que voulez-vous?* je ne suis plus qu'une poule mouillée... Adieu... Tenez... séparons-nous, c'est par trop bête ce que nous faisons là tous les deux..... Viens, toi, Friedrich. Est-ce que ça te regarde, imbécile, pour te mêler d'être sensible?

— *Che bifais bas m'embêcher, monsir,* bal-

butia le bon Friedrich, en courant après Nock, qui, comme tous les braves et tendres natures, croyait échapper par la fuite à la trop vive douleur des séparations, et s'était éloigné brusquement sans oser tourner la tête en arrière...



CHAPITRE TROISIÈME.

III

L'Anneau. *(suite.)*

Lorsque madame de Verneil était entrée dans la prison de son mari, le comte lui avait pris les mains avec tendresse et

lui avait dit d'un ton qui adoucissait le reproche :

— Je vous attendais plutôt, ma chère Antoinette.

— Ah ! répondit-elle, c'est que j'ai donné mon temps à de précieuses occupations ; et puis, j'ai fait plus longue toilette que d'habitude.

— Vraiment! à qui donc vouliez-vous plaire? demanda Maxime : — J'espère

bien, ma chère amie, que vous ne mettez pas le comble à ma honte en allant vous humilier devant un pouvoir justement irrité, justement inflexible. Vous ne sollicitez pas ?

— Non, non, rassurez-vous, ce serait peine perdue...

— Comme vous dites cela? interrompit le comte : — vous souriez presque : votre front, vos yeux, tous vos traits sont resplendissants de lumière. Antoi-

nette, ne me cachez rien ; si vous avez fait à mon insu quelque démarche en ma faveur, quoique la regrettant, je vous la pardonnerai...

— Vous ne voulez donc pas que l'on vous sauve ?

— Non... je dois périr. Le Roi, si clément qu'il voudrait l'être, ne pourrait que commuer la peine capitale encourue par mon crime. Toute commutation me serait odieuse, toute grâce pèserait sur mon cœur et mon souvenir comme

un insupportable fardeau. La mort, au contraire, me délivrera. Elle acquittera ma dette envers le trône, les lois, la morale et ma famille.

— C'est l'orgueil qui vous inspire, mon ami.

— Cet orgeuil est le dernier débris de mon ancienne loyauté ; ne le blâmez pas, respectez-le.

— Et votre fils ?

— Sans doute, répondit vivement le comte, le fils d'un supplicié porte au front comme un reflet du fer qui s'est abattu sur la tête de son père; mais les destins politiques des peuples sont mouvants, et ce reflet sanglant n'est pas toujours maudit. Les victimes exécrées aujourd'hui, seront réhabilitées demain; mon fils ne périra pas avec moi, ni lui, ni vous, ma chère Antoinette...

— Je n'engagerai pas de discussion avec vous sur ce point, interrompit la comtesse, car j'ai hâte de vous donner une grande, une heureuse nouvelle.

— Parlez.

— Si vous deviez, non pas à vos juges, non pas à mes sollicitations, non pas au Roi, mais à un miracle de la Providence, de voir tomber les verroux de ce cachot, de voir tomber cette porte sinistre et de pouvoir vous soustraire, par la fuite, au supplice dont vous êtes menacé, accepteriez-vous cette liberté que Dieu seul vous aurait accordée?

— Que seraient devenus mes compa-

gnons Delmas et Michaux? demanda Maxime, dont le regard se voila tout à coup de tristesse.

— Ils seraient, au même jour, à la même heure que vous, tirés de leur prison par une main secourable.

— Alors j'accepterais..... Cependant, mon amie, le ciel ne fait de miracles que pour ceux qui en sont dignes, et je ne mérite certes pas sa pitié. Je ne pourrais donc m'évader de cette cellule si bien

surveillée que grâce à votre assistance, et cette asistance...

— Serait-elle donc surnaturelle? madame de Lavalette n'a-t-elle pas eu l'heureux courage de sauver son mari?

— M. de Lavalette avait droit, par ses vertus privées, au dévouement de sa noble femme. Moi...

— Dans cette affaire, il est moins question de vous que de moi, interrompit

Antoinette, et vous me ferez l'honneur de me croire capable d'imiter l'une des gloires de mon sexe.

— Vous êtes un ange, s'écria Maxime en baisant les mains de la comtesse; mais, hélas! à quelle illusion vous abandonnez-vous!

— Ecoutez, et vous avouerez que tout est possible au courage, répondit madame de Verneil.

Alors elle raconta le plan projeté pour

la soirée, plan qui ne devait et ne pouvait réussir qu'avec l'assistance du directeur de la prison. Maxime écouta paisiblement cette révélation et parut en peser toutes les phrases, tous les mots. Il montra beaucoup de joie en apprenant que Delmas et Michaux se sauveraient, déguisés en gendarmes, au même instant que lui, et il accueillit, sans apparente émotion, les détails qui avaient trait à sa propre fuite. Quand la comtesse eut terminé, il lui dit :

— Combien tout cela vous coûte-t-il, ma chère amie ?

— Cent mille francs.

— C'est peu, c'est bien peu... Il faut que vous ayez inspiré une grande pitié à monsieur Wolff. Il joue sa tête, ce pauvre homme.

— Je ne me donnerai pas un mérite qui, tout entier, appartient à une autre, répondit Antoinette. Ce n'est pas moi, ce n'est pas le brave homme Nock, ce n'est pas le docteur Franck qui vous sauvent tous les trois, c'est une femme... Adeline Villemont.

La comtesse prononça bien bas et en rougissant le nom de la courtisane.

— Adeline ! s'écria le prisonnier.

— Oui, mon ami; vous le voyez, la sagesse de Dieu est impénétrable; nous devons l'adorer sans chercher à nous en expliquer les effets. Adeline, cette femme naguère avilie, a racheté tous ses péchés, toutes ses fautes et son horrible passé, en quelques jours de sincère repentir; et c'est elle qui, avec une no-

blesse digne d'admiration, s'est dévouée au salut de ceux dont elle avait causé la perte. Inutile de vous dire qu'elle s'expatrie dès ce soir, et que ni vous ni moi ne la reverrons jamais; elle complète son bienfait par un acte de modestie qui la soustraira à notre reconnaissance. Que d'enseignements dans cette belle action !

— Allons! murmura Maxime, elle aussi vaut mieux que moi... Ma chère Antoinette, si le hasard veut qu'un jour vous rencontriez cette femme, que certainement je ne reverrai jamais, vous

lui direz, je vous prie, que je lui demande pardon de l'avoir injustement maudite et outragée dans ma fureur. C'est peut-être trop exiger de votre vertu, mon amie.

— C'est, au contraire, m'honorer; car, en croyant qu'il m'en coûterait de remercier cette femme en votre nom, ce serait indiquer que vous me jugez capable de méconnaître votre repentir et de douter de vos résolutions nouvelles.

— Ah! la fatalité! la fatalité! s'écria

le comte, en baissant les yeux devant la sérénité répandue sur le beau front de sa femme; pourquoi vous ai-je connue si tard, ma chère Antoinette?.... Hélas! je ne vous connais que depuis hier...

Le prisonnier ramena la conversation sur le chevalier de Cordouan (Nicolle), et il apprit que ce misérable était le meurtrier du comte Louis de Lauzane. Le docteur Franck s'était empressé de faire à Antoinette cette révélation, qui effaçait la souillure jetée par le galérien à la mémoire sans tâche du baron Del-

mas. Le comte insista beaucoup sur les details de cette affaire, et il en parlait encore lorsqu'on entra dans sa prison pour lui servir le repas que sa femme était autorisée à partager avec lui.

Vers six heures (à la montre que le comte avait déposée sur la table), madame de Verneil se leva et dit :

— Il est temps de nous préparer ; mettez mon châle, mes fourrures, mon chapeau, afin que je voie comment tout cela

vous ira; puis nous échangerons nos vêtements.

— Volontiers, répondit Maxime. Passez dans la cellule à côté; je vais essayer ce premier travestissement.

— Surtout dépêchons-nous, mon ami, dit la comtesse en disparaissant.

Le prisonnier ôta de son doigt un gros anneau d'or que le major Franck lui avait donné dans la matinée de ce même

jour. Il prit une épingle attachée au châle de la comtesse, et, se servant de sa pointe, il ouvrit l'anneau qui était une sorte de bague d'alliance; puis, toujours avec la pointe de l'épingle, il détacha de la canelure de cette bague une poudre fine qu'il fit tomber dans une soucoupe. Lorsqu'il eût complétement vidé l'anneau, il le referma, le remit à son doigt et porta rapidement à ses lèvres la poudre qu'il en avait retirée.

. . .

— Eh bien! Maxime, dit la comtesse dans la cellule voisine : Est-ce fait?

— C'est fini ; oui, ma chère amie, répondit le prisonnier...

— Comment ! vous n'avez pas bougé de place, vous ne vous êtes pas coiffé?... c'est de la folie... le temps nous manquera.

— Nous avons encore une heure devant nous.

— Ce n'est pas trop ! juste ciel !

— Ce sera suffisant, je vous en réponds.

— Mais enfin, pourquoi ce retard dans nos préparatifs ?

— Je n'ai pas su m'y prendre.

— Qu'à cela ne tienne, je serai votre femme de chambre... Venez vite.

— Antoinette.

— Mon ami.

— Voulez-vous m'embrasser?

— Quel enfantillage!

— M'embrasser de bonne foi... non pas des lèvres, mais du cœur?

La comtesse se jeta dans les bras de son mari; mais son beau visage exprima par une rougeur subite que le devoir, la pitié, le dévoûment venaient de guider sa précipitation.

— Merci! mille fois merci! mon enfant, reprit le comte, qui avait répondu

par un frémissement douloureux à la chaste rougeur des joues de sa femme. J'ai eu tout à l'heure une sombre et mauvaise pensée qui m'a empêché de vous obéir, d'essayer vos vêtements.

— Quelle pensée? demanda Antoinette.

— Je me suis dit que si je venais à mourir subitement ce soir, dans ce moment même, ma mort, juste châtiment de mes erreurs criminelles, ferait votre bonheur...

— Monsieur le comte !...

— Paul Delmas, continua Maxime gravement, est le fiancé de Louise Boileau, et... dans moins d'une heure, Delmas sera libre... Moi, la vie m'est à charge... J'ai eu la pensée d'en finir...

— Malheureux ! s'écria la comtesse, en saisissant une brusque altération des traits du prisonnier : vous vous êtes tué ?

— Non... j'en ai eu le dessein ; mais... j'y ai renoncé... Tenez, ma chère amie, prenez cet anneau...

— Vous venez de commettre un grand crime ! interrompit la comtesse terrifiée, éperdue, et cherchant à se précipiter vers la porte.

— Silence, au nom du ciel, silence ! lui dit Maxime : vos cris ne peuvent que faire tomber deux têtes sans m'être d'aucun secours... Oui, je me suis tué... toute la science des hommes serait im-

puissante à me sauver... La strychnine est un poison violent... dont on ne guérit pas... Vous vouliez vous emprisonner pour moi... c'est moi qui vous délivre.... Dans quelques minutes vous serez libre, ma pauvre Antoinette !

— Cela ne sera pas, cela ne se peut pas...

— Écoutez, et appelez, si vous en avez la cruauté, répondit le comte; on vient d'ouvrir une cellule près de la mienne, celle du baron Delmas... Il ne

doit pas mourir, lui... Dieu ne le veut pas.

— Vous vous trompez... il est à peine sept heures, dit la comtesse en regardant la montre laissée sur la table.

— Oh ! j'ai pris mes précautions... je l'ai retardée... d'une heure... murmura le comte; et il plia sur ses jarrets, chancela, tomba sur une chaise, la tête pendante, les yeux à demi-fermés.

Antoinette se mit à genoux. Elle avait

entendu ouvrir la cellule de Delmas, et cependant la sainteté du devoir la portait à demander du secours quoique tout secours fût inutile pour le comte et mortel pour les autres prisonniers. Mais le comte, chez qui la vie ne se révélait plus que par une énergique volonté, lisait dans le cœur de sa femme à travers les sombres voiles de son agonie, et il retenait d'une main crispée, comme celle d'un homme qui se noie, la main défaillante que sa femme essayait en vain de lui arracher.

— Cet anneau, dit Maxime, prenez-

le... à mon doigt... Jetez celui... de nos fiançailles.... celui-ci est un... gage d'amour vrai... il contenait le poison... Soyez heureux... tous...

Ce furent là les derniers mots prononcés par le comte de Verneil... Son agonie dura encore plus d'un quart-d'heure. Ses souffrances furent horribles ; mais son courage les domina, et pour ne pas accroître le désespoir de sa femme, il sut dévorer toutes les larmes que lui arracha la douleur. Il expirait lorsque M. Wolff ouvrit son cachot.

Dans ce même moment, la comtesse jeta un cri étouffé dans un sanglot.

— Eh bien! eh bien! dit Wolff en entrant, est-ce qu'il serait malade?

— Mort! répondit la comtesse sans se relever et joignant les mains.

— Ainsi, vous restez là? demanda le directeur, étourdi à la vue de ce terrible spectacle.

— Oui! soupira la noble veuve en faisant un signe de tête affirmatif.

— Allons, dit Wolff en se retirant, il

n'y a que le baron qui ait de la chance. Passons au troisième acte.

Et il referma le cachot pour s'occuper sans tarder de sa propre fuite.

La comtesse de Verneil passa la nuit en prières au chevet du grabat sur lequel elle avait transporté le corps de son mari. Dieu sait que la noble femme ne pria que pour l'âme du défunt !

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

L'opinion du bonhomme Nock.

Nous avons laissé Nicolle attaché pieds et poings sous bonne garde. Nous revenons à lui. Le docteur Franck l'examinait avec curiosité ; le bandit était pour

notre savant un phénomène digne d'étude, et il cherchait à le classer, parmi les animaux malfaisants, dans une section que les naturalistes n'ont pas encore indiquée. L'excellent major ne voulait pas admettre que ce scélérat fût un homme, car il lui reconnaissait tous les instincts de la bête féroce, et il ne pouvait pas le prendre pour un tigre, car il lui trouvait toutes ces qualités perfectionnées qui assurent à l'intelligence humaine la domination qu'elle tient du créateur.

Désiré Chambly ne s'inquiétait guère

du profil que pourrait tirer la science des observations physiologiques du docteur. Il était tout à la joie que lui causait sa capture; son amour-propre triomphait de l'accomplissement de sa prédiction à l'endroit du galérien, et il savourait avec délices les tortures que devait subir l'orgueil écrasé de son prisonnier.

— Si tu m'avais demandé mon opinion, cher ami, dit-il à Nicolle en prenant la voix mielleuse d'un marchand de conseils, je t'aurais engagé à te garer de ton esprit superfin. Vois-tu? mon bon,

les grands malins sont ceux qui font les plus grosses bévues. Tu as embrassé trop de choses à la fois, tu t'es coulé..... c'est dommage, car tu avais un bel avenir, tout de même. Tu as failli être ministre et millionnaire, tu as failli épouser la comtesse de Verneil... un crâne parti, sac à papier! tu as failli être débarrassé d'Adeline, du baron Delmas, du comte de Verneil, du bonhomme Nock et de ton cher camarade, Désiré Chambly! Enfin, tu as failli devenir, pour tout de bon, monsieur le chevalier de Cordouan, de Bussac et autres lieux..... Cré coquin! tu n'as pas eu de chance, mon pauvre vieux, car, si l'on pendait

encore en France, tu serais prochainement pendu... Après ça, on y guillotine quelquefois, de droite et de gauche, et tu seras guillotiné... Dam ! tu as beau rouler de gros yeux effarés, c'est mon opinion, et je ne te la cache pas.... tu sais, je suis la franchise incarnée...

— Chambly, glissa tout bas Nicolle pendant que le major se levait pour se promener de long en large dans la chambre.

— Plaît-il, mon fils ? répondit Désiré avec l'accent de la bonhomie.

— Approche, dit Nicolle par un signe de tête.

— Voilà.

— J'ai trois cent mille francs placés en Angleterre; les veux-tu ?

— Ah ! bigre ! je le crois bien ; ça fera trois cent trente-sept mille livres que je tiendrais de ta générosité.

— Eh bien ! prends un couteau

dans ma poche de droite et coupe ces cordes.

— Et puis?

— Je serai libre.

— Connu, mais ensuite!

— Tu recevras les trois cent mille livres à Londres, dans huit jours.

— Des navets!

— Hein ?

— Des navets, que je te dis. Me prends-tu pour un bèta de ton espèce! Écoute : J'étais sûr que tu te ferais prendre. Je l'avais annoncé; j'étais sûr que tu ferais quelque balourdise, juste pour être coffré... Les assassins et les voleurs ne meurent pas dans leurs lits, la justice de là-haut les signale à la police d'ici-bas. Tu le sais du reste, puisque tu as tenu garnison à Toulon. Moi aussi je le sais, et voilà pourquoi j'ai changé de direction; je travaille à devenir une manière d'honnête homme... rude besogne,

hein? C'est égal, ça m'amuse, et c'est pourquoi je t'ai mis la main au collet. C'lte bonne action-là va faire biffer cinq ou six pages sur le gros livre de mes péchés. Et puis, autre cause détermi-nante de ma conversion, c'est toi qui m'as inspiré le dégoût du crime, du sang, du mensonge, du vol... Pouah!

— Tu perds un moment précieux, dit Nicolle; Nock va revenir.

— Tu sais bien que je suis bavard... C'est une bosse à moi; permets que je te narre.

— Ingrat! je t'ai comblé, j'ai fait pour toi...

— Une grosse croix à l'encre rouge, interrompit Désiré. Ah! ah! tu pâlis; te voilà jaune comme une omelette!..... Quel dommage que tu l'aies faite, cette croix à l'encre rouge!... hein?... T'en souviens tu? Adeline, Verneil, Delmas, Chambly, Nock.... nous y étions tous... Un joli petit papier, ma foi! Eh bien! regarde comme c'est drôle, nous allons tous vivre à gogo, et toi tu vas faire la bascule... Est-ce consolant pour la morale? Qu'en penses-tu, mon bon? Donc,

si tu n'avais pas eu l'imprévoyance de faire une croix rouge à mon nom, je serais resté embourbé dans le vice et le crime. J'aurais tué ton Adeline; je n'aurais pas dénoncé monsieur le chevalier de Cordouan; il n'eût pas été question de Toulon et de Nicolle; tu serais devenu ministre, millionnaire, *et cætera* pantoufle. Si ce que je te raconte là ne t'amuse pas, prends patience mon bonhomme. Moi, ça me désopile la rate, ça me réjouit... Et puis, faut bien tuer le temps jusqu'à l'arrivée de monsieur Nock.

— Désiré, je t'en supplie, délivre-moi...

— Oui, les trois cent mille livres, j'entends; mais où sont-ils, tes monacós ?

— A Londres.

— Chez qui ?

— Chez le banquier James Read.

— En ton nom ?

— Oui.

— Lequel de tes noms ? tu en as trente-six.

— Jacob Blüm.

— Et comment toucherai-je cette somme ?

— Je te donnerai ma signature, dès que tu m'auras délivré.

— Très-bien.

— Ah! mon ami, tu consens ?

— Des navets, que je t'ai dit... *Primo,* tu ne me donnerais pas cinq centimes; *secundo,* la vertu est incorruptible, et je suis un homme vertueux.

Chambly déclama ces derniers mots avec emphase, et couvrit Nicolle d'un regard héroïque.

— Qu'y a-t-il? demanda le major Franck, s'arrêtant dans sa promenade et interrompant ses méditations.

— Monsieur se plaint du bruit que

font vos talons de bottes, répondit sérieusement Désiré.

« Délicatesse excessive du système nerveux » pensa le major en reprenant son air de manége : « nouvelle contradiction, choquante faculté. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

L'opinion du bonhomme Nock (*suite*).

Un bruit de pas se fit entendre dans le jardin, Nicolle tressaillit ou plutôt frissonna de tout son corps, et il ferma les

yeux lorsque Nock entra dans la chambre suivi de Friedrich.

. .

— Merci, mes amis; merci, mes bons amis, s'écria Nock... Quel bon service vous m'avez rendu !

Friedrich, reste là, mon garçon, et surveille-moi ce chenapan... Venez, major; venez, monsieur Chambly, j'ai deux mots à vous dire dans le jardin.

« Hélas! murmura le major en se rendant machinalement à l'appel de Nock,

c'est un homme... impossible de le nier! le règne animal n'offre rien de semblable chez les carnassiers ignobles... peut-être chez les... »

— Venez donc, monsieur le major, reprit Nock en saisissant le bras du savant docteur; je suis plus pressé que vous ne croyez. Nos amis sont libres, ajouta-t-il bien bas et comme à l'oreille de Franck et de Désiré.

— Libres! s'écria le docteur.

— Ah bah! fit Chambly.

— Oui, libres. Mon cher Paul, monsieur de Verneil et c'tte vieille carcasse de Michaux... à l'heure qu'il est, ils doivent avoir gagné du terrain... Quelque chose me dit qu'ils feront heureux voyage. Vous, monsieur Chambly, j'ai ordre de vous dire de la part de mademoiselle Adeline, qu'elle vous attend au rendez-vous fixé par ce billet. Partez donc bien vite, et sans regarder vos talons... Allez.

— Et bien! et le Nicolle?

— Je m'en charge. Cependant encore un mot. Vous ne pouvez pas être appelé en témoignage dans le procès de ce misérable ?

— Non; c'est radicalement impossible, et pour mauvaise cause.

— Pouvez-vous me renseigner sur la fausse qualité de ce prétendu chevalier de Cordouan ?

— Parbleu! D'abord, on n'a qu'à chercher à la matricule de Toulon, le nu-

méro 17; on y trouvera des annotations assez claires; ensuite, on trouvera à Lyon, rue du Pot-d'Étain, numéro 36, au domicile privé du sieur Mathieu, votre très-humble, ex-cocher retiré des affaires, un portefeuille en cuir noir qui contient bonne partie des titres (originaux ou copies) de monsieur le chevalier de Cordouan, de Bussac. Ce portefeuille est dans un vieux bahut placé sous mon lit.

— Vous souviendrez-vous de ces renseignements, docteur?

— J'en réponds, rue du Pot-d'Étain, 36, à Lyon, et le numéro 17, à Toulon.

— 1804 et 1805, ajouta Chambly.

— Alors, continua Nock, faites-moi le plaisir de vous en aller, vous aussi, monsieur le major ; je n'ai plus besoin de votre aide, vous me gêneriez.

— Mon cher Nock, je voudrais suivre une étude sérieuse.

— Il n'y a rien au monde de plus sérieux que ce que je vous dis de faire, s'écria Nock.

— Mais enfin, pourquoi nous séparer? demanda Chambly.

— Parce que c'est moi qui ai préparé, combiné et exécuté le plan d'évasion des prisonniers, et que je ne veux pas vous compromettre. Si vous étiez soupçonné de m'avoir prêté la main, major, vous seriez fusillé net... Et vous, Chambly...

— Oh ! moi, je sais ce qui me revient... Cependant...

— Partez tous les deux, ou je me fâche, interrompit Nock avec animation. Qui m'a donné des chrétiens pareils ! ajouta-t-il, baissant la voix ; on n'en peut rien tirer de raisonnable.

— Adieu donc, monsieur Nock, dit Chambly ; j'espère que nous nous reverrons.

— Certainement, et avant peu..... Croyez-vous que je vais m'amuser à parader à Strasbourg?... Non, non; il me tarde trop de revoir mon cher pupille... Bonne nuit... décampez.

Nock, après s'être ainsi débarrassé du docteur et de Chambly, rentra dans la chambre où il trouva Friedrich guettant le prisonnier comme un chien d'arrêt guetterait une perdrix réfugiée sur un arbre.

— Rien de nouveau? demanda-t-il.

— *Nein, monsir, seulement il vaid des krimazes ti tiaple.*

— Ah! vraiment, répondit Nock d'un ton distrait, et visitant les meubles de l'appartement pièce par pièce : à propos de quoi ces grimaces, fiston?

— *A brobos gue che lui ai ragondé l'afentire ti jâdeau te Pipereg, et gue che lui afre tonné mon barole t'honnir gue ch'y édais au jâdeau te Pipereg.*

— Ah! ah! et il a ri, le gredin?

— *Il a ri gomme ein bolijinelle gu'on azômme à goubs te paton sur son dêde... Oh! il afre bas drifé trôle ti dud gue j'afre gonni cette bidide hisdoire te Pipercq... N'esd-ce bas, monsir Nigolle te Toulon?*

— Il n'y a rien à saisir par ici, s'écria Nock. Partons.

— *Bardons,* répéta Friedrich.

— Où me conduisez-vous? demanda avec effroi le prisonnier.

— *Che n'en sais rien, monsir te Piperey,* répondit Friedrich.

Nicolle fit, coup sur coup, plusieurs questions à Nock; mais le géant dédaigna de lui répondre; il ne l'écouta pas, il ne l'entendit peut-être même pas, tant il était préoccupé des nobles pensées que nourrissaient et son cœur et sa tête. Un moment, Nicolle crut à un rayon d'espérance. Pour le faire marcher, il fallait lui délier les pieds; peut-être pourrait-il échapper à ses terribles gardiens, grâce à sa rare agilité; mais cet espoir dura

peu, car Nóck cria tout à coup à Friedrich :

— Ouvre la porte, fiston, ouvre-la à deux deux battants.

— *Ya, monsïr... Foilà.*

— Et maintenant, marche sur mes talons, sans quitter des yeux ce marcassin.

— *Ui, monsir, soyez dranguille.*

— En route ! dit Nock.

En saisissant le prisonnier par sa cravate d'une main, par les reins de l'autre, il l'enleva comme un joujou, et le jeta en travers sur sa formidable encolure.

Nicolle ne laissa pas échapper un cri ; mais il étouffa dans sa gorge un rugissement sinistre, celui de la bête fauve que broie la trompe d'un éléphant.

— *Ai mein gott!* s'écria Friedrich, c'est

gômme zela que fus afez serré mon korche à Faderloo et à Roquenkurd... c'hai [illegible] beir bir monsir te Pipereg.

Nock partit avec son fardeau ; Friedrich le suivit. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au poste de la porte de la ville. La nuit était sombre ; ils ne rencontrèrent personne. Le factionnaire les arrêta.

— Conduis-moi au poste, lui répondit Nock ; c'est ce que je te demande, conscrit.

L'officier de garde accourut au cri de la sentinelle

— Monsieur, lui dit Nock : êtes-vous bon royaliste?... Oui, n'est-ce pas? Eh bien ! je vous amène deux ennemis du Roi... et d'un! s'écria le vieux soldat en secouant ses robustes épaules d'où Nicolle tomba pour rouler aux pieds des soldats attirés par cette scène étrange.

— Celui-ci, reprit-il : c'est le prétendu chevalier de Cordouan, le galérien, dont toute la France s'occupe depuis le procès de Strasbourg... Belle prise ! hein ?...

— Le galérien Nicolle! s'écria l'officier, surpris autant qu'heureux. Et l'autre, monsieur, l'autre? demanda-t-il en regardant de travers Friedrich

— L'autre ennemi du trône et des lois, le voilà, monsieur, dépêchez-vous de lui faire mettre les poucettes.

Nock tendit ses deux poignets. Personne ne bougea.

— Vous? dit l'officier.

— Moi, le bonhomme Nock, que la police s'acharne à chercher dans l'Ouest quand je suis dans votre corps de garde, jeune homme, et si vous en doutez : *Vive l'Empereur!* cria-t-il comme un stentor..... *Qu'est-ce que voulez-vous?*? mon lieutenant, ajouta-t-il de sa voix quelquefois douce, comme sa belle âme, c'est mon opinion, et je la dis tout haut.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

La ronde médicale.

Le lendemain des évènements que nous venons de raconter, le docteur Franck fut appelé à la prison bien avant l'heure habituelle de sa première visite.

Il allait sonner pour se faire ouvrir, lorsqu'il entendit, derrière lui, un soupir et un sanglot; il se retourna et aperçut faisant face aux factionnaires, assis à terrre et la tête plongée dans les mains, le prussien Friedrich.

— Que faites-vous donc là, mon ami? demanda le docteur, effrayé de cette rencontre.

— Ah! monsir le machor, ah! mein gott!

— Mein gott! mein gott! et puis après?

— Monsir ponhomme Nock! il esdre perdi, che feux mourir afeg lui!...

— Nock est perdu! vous voulez mourir avec lui! qu'est-ce que tout cela signifie? Expliquez-vous, au nom du ciel.

— Foilà, monsir, foilà: hier guand fus nus afez guiddés afeg monsir Jamply, monsir Nock il afre mis zir zon ébâule, le prikant te Nigolle, et il l'afre bordé gomme ein mudon, chusgu'au gorbs te

karte, où il l'a lifré en tisant gue lui auzi il esdait ein prikant te la Loire, ein ponabardisde, ein ennemi ti Roi, ein gonsbiradeir, il a fozivéré, le gri te fife l'Embéreir, te sa blis krosse foix, si vord, si vord, gu'il aurait bi gazer les fidres ti gords te karte, s'il y en afait eu des fidres.

— Ah ! mon Dieu ! murmura le bon docteur, le malheureux ! le malheureux !

— Abrès ça, reprit Friedrich : on a en-

foyé gerger la bôlice, la chistice, les chentarmes ; ed on a guesdionné monsir ponhomme Nock et il a rébédé dud ce gue fus safez ed dud ce gue fus ne safez bas. C'esd-à-tire gu'il a afoué gu'il aid gonsbiré lui dud seul afeg le brétenti chifalier te Gordouan gondre le kuferfernement; gue le gomde de Ferneil, le paron Telmas et le gâbidaine Mijaux ils afaient édé drombés bar lui, et zurdud par le kalérien Nigolle, mais gu'ils esdaient innozends... ed il a tit dand tes chosses, gue che suis tefeni bresgue pêde et itiod en l'égoudand barler; et buis, on l'a gonduid à la brevegdire, à la bôlice afeg la ganaille te Nigolle!... Ah!

monsir le machor, si fus afiez fi marger cette ponhomme, cedde honnêde hômme à gôdé te ce misérable te Gortuan, fus auriez bleiré gômme che bleire ! ed buis, dud à l'heire; on les a envermés ici.

— Et qu'êtes-vous devenu, vous, mon pauvre garçon ?

— Moi, ch'ai fuli endrer auzi tans le brevegdire, tans le fiolon te la bôlice, on m'a chedé à la borde bardud, mein gott! ché suis resdé tans la rie duchurs.

— Toute la nuit ! dans la rue ?

— Dude la nuit. Oh! les vagdionnaires il esdre bas méjands! ils auraient bime tonner tes goubs te grosse de vissil ed tes goubs te païonnedes, mais che bleirais dand gu'ils ont bris bidié te mon jakrin .. Vaides-moi endrer en brisson, monsir Franck, che fus pénirai!

Le docteur se sentit ému jusqu'au fond de l'âme au spectacle navrant de cette douleur et de ce pieux attachement. Il avait fait un froid terrible pendant la nuit, et, dans ce moment même, il gelait à pierre fendre; cependant Friedrich ne tremblait que du frisson ou

plutôt de la fièvre nerveuse dont il était saisi depuis l'arrestation de son maître, de son ámi, de son bienfaiteur.

— Vous ètes digne de servir et d'aimer le brave Nock, dit le major au Prussien, et je suis heureux de vous avoir rencontré ; car je peux vous donner des conseils utiles à notre ami. Allez chez moi, rue de l'Eglise, n. 6, au troisième étage. Voici la clef de ma porte; chauffez-vous, reposez-vous ; je ne tarderai pas à vous apporter des nouvelles. Vous seriez mort dans quarante-huit heures si vous restiez-là; et qui donc alors s'emploierait pour le bonhomme Noch ?

— Ui, vous afez raison; quand qu'il fifra ; mais abrès lui... che m'en irai, répondit Friedrich avec l'accent de la désolation résignée au suicide.

La major entra dans la prison qu'il trouva dans le désordre d'une maison prise d'assaut. Un piquet de gendarmerie stationnait dans la cour principale. Les surveillants étaient effarés. Une sentinelle gardait la loge du concierge. Des officiers de police et des magistrats en robe noire se promenaient dans les galeries en causant avec une extrême animation.

Le major s'expliqua sans peine tout cet émoi ; il pensait qu'on venait de s'apercevoir de l'évasion des trois prisonniers, et il s'appliqua à laisser percer autant d'étonnement et d'horreur qu'il éprouvait de joie, ce qui certes, devait lui être difficile. On le conduisit à la cellule du comte de Verneil, et il jeta un cri de stupéfaction à la vue du cadavre qui lui fut présenté, pour qu'il constatât, par pièce médico-légale, le suicide. Les traces du poison étaient manifestes, il n'y avait qu'à les consigner par écrit. Le prudent docteur sut se défendre de toute question au sujet de cette catastrophe, qu'il trouva naturelle quoi-

qu'elle déroutât toutes ses pensées, et il se renferma dans le strict exercice de ses fonctions. Lorsqu'il eut achevé d'écrire, on le fit monter dans l'une des chambres de l'appartement du directeur Wolff, et il y trouva la comtesse de Verneil.

La noble femme était à demi-couchée sur un matelas jeté à terre ; elle était en proie à une fièvre brûlante et inspirait de vives craintes à l'autorité, qui craignait de la voir mourir avant les longs interrogatoires qu'on devait lui faire subir.

Antoinette éprouva comme un soulagement à la vue de l'excellent major. Pour elle, ce n'était pas un médecin, c'était un ami au milieu des gens courroucés et à mine funeste qui l'entouraient.

Franck parvint, après quelques questions de métier, à écarter une femme qui gardait la malade, et il dit à la comtesse, en touchant un anneau d'or qu'elle portait au doigt :

— Avez-vous ouvert cette bague, mon pauvre enfant ?

— Hélas ! répondit Antoinette ; il l'a vidée, le malheureux ! Comment s'est-il procuré ce poison ? le savez-vous ?

— Non, mais il m'en avait parlé ; c'était ce qu'il appelait sa précaution contre l'échafaud.

Le docteur avait baissé la voix et baissé les yeux en disant ces mots. Il se hâta de faire une nouvelle question comme pour sortir d'un passage difficile.

— Vous n'avez donc pas eu le temps

de prévenir M. de Verneil ? demanda-t-il ; du moins lui avez-vous caché que vous veniez ouvrir sa prison et y prendre sa place ?...

— Il a refusé la liberté que je lui apportais ; il s'est tué parce qu'il ne se jugeait pas digne de vivre, interrompit Antoinette...

— Et savait-il que Delmas...

— Il savait que M. Delmas allait sortir de son cachot et fuir...

— Ah! madame, s'écria le major, portant involontairement une main à ses yeux, les anciens auraient écrit cette action-là sur le bronze et sur le marbre.

— Elle est écrite dans mon cœur, répondit vivement Antoinette, et, si je pouvais l'oublier, ajouta-t-elle d'un accent voilé de tristesse, ceci me ferait souvenir.

Elle montra son doigt auquel était passé l'anneau du comte.

— On vient, dit le major ; feignez pendant quelques jours d'être sérieusement malade ; plaignez-vous de migraines névralgiques, de douleurs au foie, de courbature générale. Il est nécessaire qu'on vous traite bien et que je vous voie souvent pendant quelques jours, car cette terrible affaire n'est pas finie, hélas ! — Ce que vous avez n'est absolument rien au fond... crise nerveuse, voilà tout.

Dans la durée de ce court entretien, Antoinette leva souvent les yeux sur le docteur et se sentit prête à l'interroger sur le sort de Delmas ; mais elle n'osa

pas le faire, car il lui semblait que ce serait outrager les cendres encore chaudes du comte. Le major sut bien deviner ce qui se passait dans l'âme d'Antoinette, et, au moment où on allait entrer dans la chambre, il dit en prenant un détour :

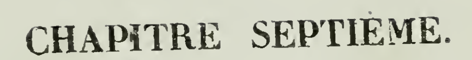
— Le pauvre Nock...

— Que lui est-il arrivé ? demanda la comtesse.

— Il s'est emparé du galérien Nicolle et l'a livré à la police...

— Justice divine ! s'écria Antoinette.

— Oui, mais il s'est livré, lui aussi, et qu'en était-il besoin, puisque son cher enfant Delmas est en Allemagne dans ce moment ?



CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

La ronde médicale. *(Suite.)*

Un rayon de la lumière céleste, de cette lumière dont le génie des grands peintres inonde le front des martyrs au moment où ils reçoivent la mort, éclai-

ra tout à coup le noble et beau visage de la comtesse, qui ne trouva pas un mot à répondre. Mais dès que le major l'eut quittée, elle joignit les mains, les éleva au-dessus de sa tête, et murmura tout bas :

— Merci, Seigneur, je saurai mériter la grâce que vous venez de me faire !

Le docteur commença, comme d'habitude et sans paraître s'émouvoir du mouvement inusité qui se produisait autour de lui, sa visite du matin à chaque pri-

sonnier en cellule. Sa joie fut grande et son désappointement superbe, lorsque, voulant entrer dans le cachot de Delmas, on lui raconta l'évasion de ce redoutable criminel. Il écouta d'une oreille charmée tous les détails de cette calamité, déclara ne pas trouver d'expression assez forte pour maudire le traître Wolff et sa trahison, souhaita qu'une punition disciplinaire fût infligée, pour l'exemple, aux gendarmes, aux surveillants, au concierge, et partit de cette base pour tonner contre les ivrognes, dans un éloquent discours que nous regrettons de n'avoir pas pu nous procurer *in extenso*.

— Par bonheur, lui dit le geôlier, qui le conduisait, l'un des prisonniers nous reste, le capitaine Michaux...

— Ah bah !

— Oui, il se sera probablement endormi au moment de filer... Bref, il est toujours encagé ; par bonheur encore, la cellule du baron Delmas n'est pas restée longtemps vacante, pas plus que celle du comte de Verneil. Le fameux chevalier de Cordouan est au numéro 17 où était Delmas, et le gros bonhomme Nock, un

brigand de taille celui-là, est au numéro 8 où était Verneil.

— Eh ! bon Dieu ! que m'apprenez-vous là ? Allons voir le capitaine.

Le major trouva Michaux étendu, tout habillé, sur son lit, les jambes en l'air et les pieds au mur.

— Ah ! ah ! dit le prisonnier sans bouger de place, vous voilà monsieur l'Hippocrate, pardon si je ne me dérange

pas ; mes grandes quilles ne savent que faire dans cette baraque de quatre pieds carrés, et je les amuse.

— Il paraît, capitaine, que vous avez manqué, cette nuit, une belle occasion de les dégourdir, vos jambes, répondit le docteur, gêné par la présence du geôlier.

— J'aime la promenade, je n'aime ni la course ni la fuite... La France est un fichu pays pour nous autres, je l'avoue ; mais je n'aime pas l'étranger. Où aurais-

je porté mes cliques? J'ai bivouaqué dans l'univers, et l'univers me déplaît. Ne parlons plus de çà : Delmas s'est sauvé, hein?

— Mais oui.

— Tant mieux; faut que jeunesse se passe; la mienne est *ad patres*; et le comte?

— Mort.

— Comment cela?

— Il s'est empoisonné.

— Femmelette !

— Et on a pincé votre scélérat de Cordouan ! s'écria le geôlier qui croyait affliger Michaux.

— *Triple Diou bibent* ! s'écria le capitaine en bondissant et retombant droit sur ses pieds, qui a fait cette prise ? Je le nomme mon héritier.

— Votre héritier ne vivra guère, monsieur, répondit le major; car c'est le bonhomme Nock, comme vous et plus que vous coupable de complot, de révolte...

— Nock, interrompit Michaux avec un éclat de rire; Nock conspirateur! l'idée est cocasse tout de même...

—Vous avez tort de rire, monsieur, riposta le docteur; car votre ami et complice est actuellement sous clef à quelques pas de votre cellule. Vous vous portez bien, tant mieux et au revoir.

Wilhelm Franck sortit brusquement du cachot sans attendre la réponse du capitaine qui se dit :

— Peccaïré ! qu'est-ce que tout cela signifie ? En voilà un drôle d'ambigu ! sont-ils bêtes d'avoir arrêté ce pauvre Nock !... Eh ! eh ! minute ! c'est moi qui suis bête de n'avoir pas décampé hier... ils sont capables de jeter ma tête avec celle du Cordouan dans le même panier... ils sont capables de nous enterrer dans le même trou, et je le hais, ce chevalier de malheur ; il me semble que, morts tous deux, nous nous battrons encore, et sa

compagnie ne me va pas... Basth! je m'en fricasse, après tout... Si, au moins, ces gueux de geôliers voulaient me laisser fumer une pipe! Mais non, ils ont peur que je mette le feu à ma paillasse, et de ma paillasse à l'établissement..... Décidément, ils sont plus ânes que je ne l'aurais cru.

Le major, toujours suivi du geôlier, entra dans la cellule de Nock. Là il fit signe au prisonnier de se plaindre de quelque malaise, et Nock, l'ayant aussitôt compris, se donna pour un homme atteint de trois ou quatre maladies. Le

geôlier, que cette consultation n'amusait guère, alla en attendre la fin dans la galerie.

— Eh bien ! demanda Franck à voix basse, nous sommes donc fou, tout de bon ?

— Ah ! ouich ! répondit Nock, pas si simple ! j'ai au contraire, besoin de toute ma raison.

— Et pourquoi ?

— Ne m'interrogez pas, ce serait trop long, major. Vous assisterez aux débats du procès, vous m'entendrez et vous concluerez... Vous êtes un malin, vous, un savant, un finaud, et je parierais que vous devinerez tout de suite la raison du pourquoi que je me suis mis entre les pattes de ces messieurs..... Voyons, voyons, parlons d'autre chose.

— Mais malheureux...

— Tra, la, la, interrompit Nock, je me suis lâché une fantaisie, moi ! la fan-

taisie de faire quelque chose de bon, de bien et de grand dans ma vie. Nom d'une pipe, je ne savais comment m'y prendre. Madame de Verneil, la petite Adeline, le comte, c'tte vieille bète de Michaux, tout le monde, jusqu'à Friedrich, me faisait honte par des exemples de courage, de vertu, de résignation, de dévoûment ; moi, je restais les bras croisés comme un invalide, quand il les a ses deux bras. Une idée m'est venue, paf! aussitôt saisie, et me voilà...

— Mais où cela vous mènera-t-il ?

Nock leva les yeux et un doigt :

— Peut-être bien là-haut, répondit-il d'une voix grave? *Qu'est-ce que voulez-vous?* le hasard est si grand.

— Puisque Paul est libre, à quoi bon vous perdre?

— Me perdre? belle affaire si je le sauve!

— N'est-il pas hors de danger?

— Il a sauvé sa tête; mais je veux qu'il soit déclaré innocent quoique con-

tumace... Le coupable, monsieur le major, le grand coupable, après Nicolle bien entendu, c'est moi, moi tout seul; c'est moi qui ai voulu embaucher, c'est moi qui ai entortillé les affaires, c'est moi qui ai... finalement... tout *chambardé* comme nous disions jadis, dans ce tripotage... Vous apprendrez ça, n'ayez pas peur, et vous en entendrez de belles. Vous ne comprenez donc pas, vous qui avez tant d'esprit, que je dois laver mon cher enfant de toute accusation, afin que si, je ne le souhaite pas, Dieu m'entend, la comtesse devenait veuve, il pût l'épouser sans que les vieux Lauzane y missent opposition.

— Et c'est ce dévoûment qui vous a inspiré le projet de...

— Eh donc! je me soucie bien de tourner l'œil un peu plus tôt, un peu plus tard... Ah çà! vous me donnerez de ce fameux arsenic dont Michaux n'a pas voulu... hein?

— Non, non..... sur l'honneur, vous n'en aurez pas.

—Et pourquoi? me laisserez-vous couper la tête comme à un Nicolle?

— C'est bien assez d'avoir à me reprocher la mort du comte...

— La mort du comte ! s'écria Nock.

Le major raconta en quelques mots la fin tragique de M. de Verneil, et ajouta :

— Cet anneau, je l'avais acheté, rempli de poison et donné au malheureux Verneil pour qu'il pût échapper à l'échafaud. Pouvais-je penser, hélas . qu'il s'en

servirait au lieu de fuir? .. Non, mille fois non, je ne vous aiderai pas dans votre projet .. Le suicide est un crime; faciliter le suicide, c'est peut-être pire que le crime lui-même. Vous êtes brave, Nock; si on vous tue, vous mourrez, voilà tout.

— Au fait, ça ne sera rien que ça, mon cher major, répondit en riant le vieux soldat. Adieu, venez me voir tous les jours, je saurai faire le clampin, soyez-en sûr. On ouvre la porte... merci .. A propos, et Michaux?

— Il a refusé de s'évader.

—Quel baudet! murmura Nock au moment où le geôlier entrait.

— Vous m'aviez donc oublié? dit Franck au gardien hors de la cellule : ma visite au malade est terminée depuis plus de dix minutes.

— Je croyais que vous le faisiez causer, riposta le porte-clefs ; votre prédécesseur, M. Camizot, apprenait comme ça bien des choses.

— Ah ! tu ne veux pas m'aider, se dit Nock, en cherchant place pour ses membres de géant dans son étroite cellule. Ah! tu la gardes pour tes souris, ta poudre de perlinpinpin ! C'est bon ! je te ferai tout de même voir le tour, vieux malin ; tu peux être sûr de ton affaire.

Le major fut conduit à la cellule numéro 17, qu'occupait le faux Cordouan.

— Avez-vous besoin de mes soins, galérien Nicolle ? demanda-t-il en y entrant.

Nicolle s'était livré à de tels excès de fureur au moment d'etre écroué, qu'on lui avait sur le champ mis la camisole de force. Il était à demi-couché sur un banc et tout ramassé sur lui-même comme un chat-tigre prêt à s'élancer sur la proie qu'il guette avec voracité. Il leva des yeux injectés de sang sur le docteur, et ses lèvres se contractèrent comme celles d'un muet furieux qui s'efforcerait d'exprimer sa colère. Il souleva ses épaules avec dédain et se tut.

— Cette cellule porte le numéro 17 qui était le vôtre au bagne de Toulon,

reprit le major que la vue de ce misérable exaspérait : cette cellule était occupée hier par le fils du baron Delmas dont vous êtes le meurtrier. Paul Delmas est libre, et vous voilà enchaîné... Méditez, Nicolle ! et, s'il vous reste quelque chose d'humain dans le cœur, proclamez l'innocence de vos victimes, dévouez-vous en les sauvant... Il y a un juge terrible, là-haut.

— Monsieur le docteur Franck, répondit Nicolle avec un sourire moqueur, je n'ai rien d'humain dans le cœur, parce que je n'ai jamais été un homme; vous êtes savant, méditez !

Le major sortit de cette prison comme de la caverne d'une bête féroce, et il avait terminé sa ronde médicale, qu'il portait encore sur son visage les traces de l'épouvante dont le cynisme du bandit avait glacé son cœur.

CHAPITRE HUITIÈME.



VIII

La confession du bonhomme Nock.

La mort du comte de Verneil, l'évasion de Delmas, l'inébranlable dédain affiché par le capitaine Michaux pour ses juges, la trahison de Wolff et l'hé-

roïque dévoûment de Nock, firent éclater dans le parti libéral (parti qui, à cette époque, avons-nous dit, résumait et exprimait toutes les nuances de l'opposition) des applaudissements ironiques, et, par conséquent, dans les rangs royalistes, des cris de colère; l'étrange aventure du galérien Nicolle, sifflée par les libéraux, irrita le pouvoir que poursuivaient d'imprudentes railleries, et le procès des accusés Nock, Michaux et Nicolle, dit le chevalier de Cordouan, fut conduit avec une rapidité qui répondit avec haine à l'insolence des provocations.

Huit jours après l'évasion du baron

Delmas, le jury, précédemment convoqué pour juger l'affaire des *vengeurs de la patrie,* déclara à l'unanimité les trois accusés coupables de complot, à main armée, tendant à détruire le gouvernement et à changer l'ordre de successibilité au trône par le rappel du fils de l'usurpateur. La cour avait, séance tenante, prononcé la peine de mort contre les coupables groupés dans la même catégorie, dans le dessein de rendre aux libéraux mépris pour mépris, insulte pour outrage.

Nock s'était épuisé en vains efforts

pour assumer sur sa tête seule toutes les charges portées par l'accusation contre Delmas et Michaux. Il avait déployé une sorte d'éloquence, aux tressaillements fréquents de son auditoire, lorsque, par un pieux mensonge, il avait parlé de sa soudaine ambition pour le jeune Delmas son pupille.

« C'est cet amour-là qui m'a perdu! s'était-il écrié : j'ai rêvé, un mauvais jour, que mon cher enfant avait eu sa carrière interrompue par la chute de l'Empire; qu'il avait toute l'étoffe d'un maréchal de France, et ça m'a donné le vertige, ça m'a fait prendre en haine le

Roi et son gouvernement... J'ai donc travaillé à tout renverser, dans un tremblement universel. J'ai trouvé de la résistance chez mon pupille : il est plus sage que moi. Dam! messieurs les jurés, le baron Delmas est un homme bien élevé, instruit; je ne suis qu'un pauvre vieux troupier; s'il y voit mieux que moi, c'est que ses yeux sont plus jeunes et habitués à regarder plus au loin. Donc, je vous disais que, loin de répondre à mes sollicitations, à mes amorces d'embauchage, il me faisait de fortes remontrances, lui et Michaux que voilà...

— Ce n'est pas vrai! s'était écrié Michaux.

— Ce qu'en dit le capitaine, c'est pure camaraderie, avait reprit Nock; il sait bien que je ne voudrais pas mentir pour rien au monde.

— Non, tu te gênes! avait murmuré Michaux.

— Il sait bien, par exemple, que le baron Delmas m'a supplié cinq cents fois plutôt qu'une, de faire décrocher l'enseigne de ma brasserie. En effet, il avait

raison, le petit, car l'instruction de ce procès l'a démontré : l'enseigne du bonhomme Nock n'était qu'une caricature du Roi, fort habilement peinte par un artiste de talent dévoué à notre cause et dont je refuse de dire le nom.

— Tu barbotes ! avait soufflé Michaux à son camarade.

— Tout le monde a reconnu Sa Majesté Louis XVIII dans le gros Silène de mon enseigne. Je voulais attirer, par le rire,

les enfants-perdus de notre parti. Je n'y ai que très-mal réussi. Enfin, je me suis trouvé conduit par le hasard à la rencontre du prétendu chevalier de Cordouan, qui m'a roulé comme un marmouset, tant je suis bête et tant il est méchant. Il voulait.... Vous savez ce qu'il voulait. Ces longs débats vous ont raconté tout au long son histoire.

C'est lui qui a fait les proclamations ; c'est lui qui nous a dirigés, lancés et trahis. Voilà pourquoi la rage m'a inspiré le dégoût de la vie et le désir de me

venger en vous livrant ce faux frère. Quant au baron Delmas, il ne s'est jeté, tout comme Michaux et monsieur de Verneil, dans la bagarre, que pour partager mon sort, et en désespoir de me ramener à la raison.

Ici, nouvelle interruption de Michaux.

— Ce n'est pas vrai, quant à moi, cria-t-il.

— Mes trahisons, avait continué Nock,

sont d'autant plus abominables, que j'ai manqué de courage pour les mettre à exécution; j'ai envoyé mes amis à Strasbourg et j'ai attendu l'événement les bras croisés, chez un ancien camarade, car la police avait envahi mon domicile et découvert des signes de ralliement bonapartiste derrière un tableau représentant la famille royale.

— Vous cherchez, sans succès, à nous tromper, s'était écrié le président : vous voudriez vous faire passer pour un lâche, quand, de notoriété publique, vous

êtes de la plus grande bravoure, et quand, dans ce moment même, vous donnez une preuve éclatante de courage...

— Bien parlé, ça! Tire-toi de là, loustic, dit tout bas Michaux.

— Dam, monsieur le président, avait balbutié Nock, peu préparé à cette interruption, on a, comme ça, des bons et des mauvais jours... *Qu'est-ce que voulez-vous?* la peur et le courage, ça ne se raisonne

pas, ça vient, ça s'en va, ça revient, que c'est une vraie navette.

— Barbote, mon vieux, barbote ! disait Michaux, tu es fin comme Gribouille.

A cette époque de discordes civiles envenimées et haineuses, les arrêts criminels étaient promptement exécutés. Les trois condamnés devaient mourir le jour même où nous reprenons ce récit, et ils n'étaient séparés de l'éternité que par six heures d'horloge.

La comtesse de Verneil, conseillée par le docteur Franck, n'avait pas attendu l'issue du procès pour se rendre à Paris. Il lui était impossible de douter un seul instant de la catastrophe, et elle s'était hâtée d'aller implorer la clémence royale.

Le bon Friedrich n'avait pas pu obtenir la faveur de voir son maître. Il avait assisté en pleurant à chaudes larmes aux débats judiciaires, et s'il n'avait pas donné, lui aussi, des démentis formels au bonhomme Nock, pour lui le plus noble des hommes, c'est qu'il était habitué à

respecter sa volonté, quelle qu'elle fût, c'est que son parti de mourir le même jour que son cher maître était irrévocablement arrêté dans son esprit.

Néanmoins, pendant les dernières vingt-quatre heures du condamné, on permit à Friedrich de lui faire une visite, mais sous l'œil vigilant de deux gardiens. Le brave Allemand avait fait provision de mille pensées et consolations, qu'il projetait de verser, comme un baume, dans le cœur de Nock. Mais dès qu'il aperçut la face majestueuse et

sereine du vieux lion, il perdit et le fil de ses idées, et jusqu'à l'usage de sa parole. Il se précipita sur la main de Nock; et, posant cette main sur sa tête après l'avoir baisée, il s'affaissa sur lui-même et tomba rudement à deux genoux.

6

— Pauvre garçon, murmura Nock passagèrement ému : Allons, relève-toi, je t'ai donné ma bénédiction, c'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

— Uï, monsir, uï... esd-il frai gue z'est bir auchurt'hui ?

— Je crois que oui. Ne vas pas pleurnicher. J'ai besoin que l'on m'encourage et non qu'on m'amollisse.

— Oh! monsir, fus afez le gurache t'ein aikle, et moi t'ein baufre bichon. Mais, z'est ékal, che dàjerai te pien murir, moi auzi, bir êdre sir te fus rengondrer là-haut.

— Pour bien mourir, il faut bien vivre, fiston; c'est pas plus difficile que ça, répondit Nock reprenant sa belle hu-

meur. Allons! puisque nous ne pouvons pas causer de nos affaires de famille, puisque ces messieurs nous examinent comme des bêtes curieuses, va-t-en, mon pauvre Friedrich... Adieu, ça me fait du chagrin de voir ta figure pâle, de toute rose que je l'ai connue.

— Fus me jâzez, monsir ponhomme Nock! soupira Friedrich.

— Oui, je suis un peu pressé, vois-tu... Lorsqu'on se met en voyage on a

toujours un tas de petites affaires à régler... Adieu, adieu... et puis, j'ai une espèce de panari au pouce, et j'en souffre horriblement; ça me donne de l'humeur, je ne suis pas aimable... Embrasse-moi, Friedrich.... Mes amitiés à Simon... Tâche de gagner les mille francs que je lui dois; les guillotinés n'ont plus le sol, et je voudrais bien ressusciter, rien que pour le payer, ce brave Simon; il a femme et enfant... Jamais il ne parlera de ma dette au baron.

— J'arrancherai ça, te guoi fus ogubbez fus, mon Tié?

— Je suis un homme d'ordre...

— Monsir, chai édé hier à Mariendhal.

— Bien, mon garçon, faudra y aller demain, ça me servira.

— Temain, s'écria Friedrich éclatant en sanglots, il zera drop dard ; si ma brière te hier elle n'a bas édé égudée.

— Qu'as-tu demandé dans ta prière ?

— Ch'ai temanté à la ponne Sainte-Fierche te vaire gue fus ne bériziez bas sir l'échavaut...

— Eh bien! espère, mon ami, j'ai encore une demi douzaine d'heures devant moi; c'est du temps de reste pour celui qui a fait le monde en six jours.

— Uï! j'esbère! bégaya Friedrich,

avec une pieuse naïveté à demi-découragée par la vaillante résignation de Nock.

— Messieurs, dit Nock aux deux surveillants qui entraînaient Friedrich, je souffre horriblement de ce mal au doigt, ainsi que je le dis depuis hier, et il y a vraiment, inhumanité à ne pas m'envoyer le chirurgien.

— On l'a fait appeler, répondit l'un des gardiens.

Et tous deux se retirèrent, en souriant à la pensée qu'un homme auquel on allait couper le cou pût se plaindre d'un bobo avec tant d'insistance et se montrer si douillet.

Depuis que le major Franck lui avait refusé du poison, Nock s'était creusé la tête pour chercher un bon moyen de se détruire, car il ne partageait pas la stoïque insouciance de Michaux, et avait peur de mourir du même supplice que l'infâme Nicolle. Mais la cellule du prisonnier était sévèrement surveillée de-

puis qu'un nouveau directeur avait succédé à M. Wolff; et, à moins de se casser la tête contre la muraille, dernière ressource du brave soldat, il fallait se résigner à monter sur l'ignoble plateforme.

Cependant, Nock conçut un projet dont le succès lui parut infaillible, et il se hâta d'en commencer l'exécution. Il mouilla de salive le pouce de sa main gauche, et le frotta contre une pierre ébréchée de la muraille jusqu'à le faire saigner. Lorsque l'épiderme fut bien entamé, Nock continua de creuser la plaie sur

laquelle il jeta de la poussière, afin de l'envenimer davantage. Chaque jour il étudiait avec soin cette blessure devenue peu à peu fort laide, et qui, certes, eût été dangereuse et surtout fort douloureuse pour tout autre que ce colosse si dur à lui-même, qu'on l'eût dit taillé tout d'une pièce dans un bloc de granit.

Le matin du dernier jour qu'il avait à vivre, Nock découvrit avec joie, qu'un gros abcès s'était formé au-dessus de l'ongle de son pouce. Il demanda à voir le docteur, qui ne s'était pas senti le

courage de lui faire, ce jour-là, sa visite accoutumée; et, comme le major Franck tardait à se rendre à cet appel, le condamné faisait grand bruit, sacrait, criait à la barbarie, refusait de recevoir les exhortations d'un prêtre, et menaçait de mourir en païen tant qu'on ne le soulagerait pas, en lui envoyant un chirurgien et ses emplâtres.



CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

La confession du bonhomme Nock.

(*Suite.*)

Wilhlem Franck se décida, et entra dans la sombre cellule de Nock; l'excellent homme tremblait de tous ses mem-

bres et sentait ployer ses jarrets. Le geôlier qui l'avait introduit laissa la porte entr'ouverte pour donner plus de jour, et se tint, comme d'habitude, dans la galerie.

— Eh bien! monsieur le major, dit en riant le bonhomme Nock, depuis quand n'aime-t-on ses amis que jusqu'à l'échafaud ?

— Ingrat! balbutia Franck, ne vois-tu pas que je tombe en faiblesse ? je n'en peux plus ; tu me brises le cœur...

— Sacrebleu! major, pardonnez-moi, je suis un vilain de douter de vous... mais c'était pour rire.

— Pour rire! répéta le docteur en regardant avec stupéfaction l'homme qui parlait ainsi quand la mort planait sur sa tête.

— Eh oui donc! et je rirais bien plus fort si mon gredin de pouce ne me faisait pas un mal abominable. J'y éprouve des élancements, des brûlures qui me font grimacer comme un macaque. Sou-

lagez-moi, major ; faut pas qu'on croie, tout à l'heure, que je tremble pour ma tète, parce que le bout de ce méchant doigt me fera frissonner... A propos, me donnerez-vous maintenant, oui ou non, un poison foudroyant?

— Voyons ce doigt, répondit le docteur avec effroi : mon métier n'est pas de tuer les gens, mais de les guérir.

— Il n'y a que Michaux pour être entèté comme vous : voilà mon doigt, n'est-ce pas un panari ?

— Non... Singulière plaie! je ne la comprends pas trop... Bref, il y a un gros abcès qui doit vous donner la fièvre.

— Je crois bien! j'ai une fièvre de bœuf.

— Je vais vous soulager tout de suite.

— A la bonne heure! et comment cela?

— Un bon coup de bistouri bien profond.

— Allez et ne craignez pas de tailler, . On taillera en grand tout à l'heure.

Le major ouvrit sa trousse d'une main tremblante, essuya d'abord ses yeux que voilaient quelques larmes, retroussa par habitude le parement de sa manche, et enfonça profondément le fer d'un bistouri dans l'abcès qu'il débrida jusqu'au sang.

— Bigre! comme vous y allez, vous! s'écria Nock en saisissant et serrant de la main droite le poignet du docteur, auquel il dit en souriant avec malice :

— Monsieur le major, ouvrez la main s'il vous plaît, j'ai grand besoin de votre canif.

— Pourquoi faire? demanda Franck, s'efforçant de dominer la douleur que lui causait l'étreinte puissante du bonhomme Nock.

— Donnez toujours, répondit le condamné en serrant plus fort.

— Vous voulez vous tuer?

— Hé donc! pour qui me prenez-vous?

— Vous me faites horriblement mal, mon ami.

— Mais lâchez donc ça, jour de Dieu! où je vous casse le poignet.

Et Nock serra si violemment, que le bistouri échappa de la main meurtrie du major dont les os avaient craqué.

— Pardonnez-moi cette brutalité,

monsieur Franck, reprit Nock en empochant ce qu'il appelait un canif. Que diable vous amusez-vous, aussi, à contrarier la derniere volonté d'un mourant... Ce n'est pas chrétien, ça...

— Malheureux! est-il chrétien de se donner la mort?

— Je m'en confesserai, docteur, et, ma foi ! j'ai tant de gros péchés à raconter, qu'un de plus ou de moins !... Mais vous êtes un enfant, parole d'honneur. Si je n'avais pas eu la bonne invention

de vous filouter cette lancette, je me serais donné un tel coup de tête contre ce mur, que je me serais assommé net. Grâce à vous, je mourrai plus proprement. Embrassez moi, portez ma bénédiction à Paul, et allez-vous-en... Faut que je fasse mes paquets... Adieu, papa *Coupe-Toujours*... Portez-vous bien, et au revoir le plus tard possible.

— Au moins saurez-vous vous servir de cet instrument?

— Je sais où est mon cœur, je l'ai senti

battre si souvent pour mon cher beau pays ! répondit Nock avec cette majestueuse sérénité des grands Romains qui faisaient une vertu du suicide.

— Vous pourriez vous manquer, reprit Franck. Permettez au moins que je vous donne des conseils.

— Quant à ça, volontiers ; vous vous entendez à découper les humains, vous ; on s'en souvient.

— Feignez d'être très-souffrant ; cou-

chez-vous, et ouvrez, par dessous votre couverture, sur chaque plis du bras, les artères... Là..... Faites-en autant aux deux jambes... Tenez, prêtez-moi le bistouri, je vais vous montrer...

— Etes-vous finaud ! Plus souvent que je vous le rendrai, le bistouri !... Montrez avec le doigt. Je comprendrai tout de même... allez.

Le major appuya le pouce sur les deux artères trachiales, en indiquant la forme de l'incision à faire ; puis il pressa,

entre la cheville et le tendon d'Achille, les artères tibiales, en disant : Taillez là franchement, et que Dieu vous pardonne !

— Merci, cria Nock au docteur qui s'en allait en courant ; puis il ajouta : Monsieur le geôlier, qu'on m'envoie vite un prêtre.

Aussitôt après le départ du major Franck, Nock se mit au lit, et, sans la moindre hésitation, il ouvrit d'une main ferme ses artères tibiales d'où le sang jaillit avec violence.

— Bon! dit-il, voilà qui n'était pas malin..... Aux bras maintenant... Allons! encore une visite pour me déranger... Il n'y a pas moyen de faire ses affaires dans c'tte satanée maison... On n'y est jamais chez soi.

L'aumônier de la prison se tenait au greffe, prêt à répondre à toute demande des condamnés, espérant surtout que la grâce toucherait Nock et Nicolle qui, tous les deux, avaient refusé jusqu'alors; le premier, par stratagème, le second par endurcissement, de recevoir les secours de la religion. Appelé par Nock, le

digne prêtre était accouru, et le condamné, qui n'avait pas eu le temps d'ouvrir les artères de ses bras, le reçut en souriant et en ramenant sa couverture jusque sous son menton, pendant que son sang coulait à flots.

— J'aurais voulu avoir des ailes mon fils, dit l'aumônier avec douceur, car c'est Dieu qui m'a appelé par votre voix.

— Oh! vous êtes bien bon, monsieur l'abbé, mais vous permettrez que je reste couché, n'est-ce pas? J'ai une grosse fièvre...

— Sans doute, sans doute.

— Eh bien ! commençons-nous ? J'en ai tant à dire, qu'il me faudra du temps et de la mémoire.

— Qu'il vous suffise d'apporter un repentir vrai, une foi vive, le dégoût du péché... Notre divin maître vons absoudra...

— Bien ! ceci me console. Enseignez-moi ce que j'ai à faire... J'ai oublié de pratiquer, voyez-vous ?

Nock écouta d'une oreille attentive les instructions du prêtre, et s'y conforma sincèrement. Puis, aidé des questions de l'aumônier, il se confessa, c'est-à-dire que ce vaillant et honnête homme raconta sa vie, en quelques minutes, noble vie, digne par sa belle simplicité autant que par la modestie de la parole qui la faisait briller, de trouver place dans le livre illustre légué par Plutarque aux générations à naître.

La voix du bonhomme Nock baissait sensiblement depuis quelques instants; une pâleur, d'abord blême, puis blanche,

avait envahi ses joues habituellement colorées; sa langue même semblait s'embarrasser, et sa vaste poitrine ne reprenait souffle qu'avec lassitude. Le bon prêtre, attribuant cette défaillance à l'émotion et aux efforts de mémoire que venait de faire le condamné, lui dit :

— Mon fils, ne vous troublez pas ; vous avez plus que personne le droit de lever la tête!.. Je ne voudrais pas vous inspirer de l'orgueil; mais je ne saurais me défendre de vous embrasser chrétiennement, en vous félicitant d'avoir si noblement fait honneur par vos ver-

tus à l'œuvre de Dieu, dont vous êtes l'une des meilleures créatures... Je vais vous donner l'absolution.

— Pas encore, murmura Nock... Je n'ai pas tout dit... Vous ne me connaissez pas bien... Ah! ma tête s'embarrasse.

— Parlez.

— Le suicide est... un grand crime, n'est-ce... pas ?

— Certes...

— Eh bien!... je... je me...

— Malheureux! s'écria l'aumônier, qui, soupçonnant la vérité, venait de soulever les draps et la couverture, inondés de sang du condamné : malheureux!... Au secours! au secours!

— *Qu'est-ce que voulez-vous?* répondit Nock... le bon Dieu... sait bien... pourquoi il me pardonnera... Il est si juste...

Et le vieux soldat s'évanouit.

Les geôliers et le docteur Franck, qui, dévoré d'anxiété, se promenait près du greffe, entrèrent précipitamment dans la cellule de Nock. Tous reculèrent d'épouvante en voyant les mares de sang dont le carreau était couvert ; le grabat sur lequel le colosse était étendu, comme endormi, était épouvantable à voir. Le bon prêtre s'agenouilla, sa soutane traînant dans le sang, et ne cessa de murmurer, pendant que le major Franck feignait de bander les blessures du mourant, mais en réalité les laissait toujours couler :

— Seigneur, pardonnez-lui, pardonnez lui !

Un bruit de pas se fit entendre dans la galerie : c'étaient le capitaine Michaux et Nicolle que l'on conduisait dans la funèbre salle de la toilette. En passant devant la cellule ouverte de Nock, Michaux cria d'une voix ferme et railleuse :

— Allons Nock, mon bonhomme, viens vite te faire raser, et voir la fichue mine que fait M. de Cordouan de Bussac, de Toulon, de Bibereg.

— Le condamné Nock s'est tué, vint dire, sur le pas de la cellule, l'un des surveillants....

— Poule mouillée! répondit Michaux:

— Depuis Roquencourt, ça n'a plus été le même homme. Avance, toi, Philistin, ajouta-t-il, s'adressant à Nicolle, et tâche de ne pas te trouver mal en route; tu es bien heureux qu'on ne puisse être guillotiné qu'une fois, je voudrais te voir deux cents têtes, et je fumerais une forte pipe, pendant qu'on te les couperait une à une, monsieur le chevalier de Bibereg et autres lieux.



CHAPITRE DIXIÈME.

X

Le Roi.

La comtesse de Verneil, on le sait, était partie pour Paris et Saint-Cloud, avec Jean Boileau, aussitôt qu'elle avait vu la mauvaise tournure que prenait le

procès de Nock et du capitaine Michaux. On n'avait pas déployé de rigueurs contre elle, car le Roi s'était déjà noblement prononcé en faveur de madame de Lavalette, qui n'avait, selon lui, fait que son devoir, et l'on devait craindre qu'il ne blâmât toute sévérité exercée contre une plutôt femme digne d'admiration que de colère.

Le marquis et madame de Lauzane avaient reçu, par courrier, la nouvelle de la mort du comte; ils apprirent également, par courrier spécial, le prochain retour de leur malheureuse fille. Le

vieux gentilhomme avait beaucoup dépéri depuis que la foudre s'était abattue sur sa maison, et on peut le dire, sur sa tête. L'absence d'Antoinette le tenait dans une sorte d'hébêtement et de défaillance physique qui ne lui permettait pas, selon son ardent désir, de prendre la poste et de se rendre à Strasbourg. Quant à la superbe châtelaine de Lauzane, elle n'avait pas été moins rudement frappée que son mari par cette série de catastrophes; mais plus jeune et plus vigoureusement constituée, elle y avait mieux résisté.

Le devoir, d'ailleurs, lui ordonnait

de s'armer de résignation pour surveiller, soigner et sauver les jours en danger de son mari, et elle accomplissait toutes les exigences de ce devoir, avec un zèle touchant et un dévoûment rempli d'intelligence. Ajoutons que les principes de la marquise avaient subi, non pas une transformation, ce serait trop dire, mais une altération qui modifiait sensiblement l'humeur hautaine de cette grande dame, signalée aux premières pages de ce livre, par des bouffées de vanité qui, seules, faisait tache à ses réels mérites.

Comme on le pense, l'arrivée d'Antoi-

nelle était attendue avec une avide anxiété au château de Lauzane, et lorsque la chaise de poste de la jeune et belle veuve entra dans la grande allée, le marquis et la marquise, l'ayant aperçue de la fenêtre d'où ils la guettaient depuis plusieurs heures, coururent au-devant d'elle, c'est-à-dire que M. de Lauzane se fit porter, au pas de course, par deux laquais que devançait la pauvre mère, cette même femme qui n'eût point, pour un empire, dérogé jadis au pas majestueux de Sa Majesté Louis XIV se promenant sur ses terrasses de Versailles.

Antoinette jugea prudent de ne rien

demander ni à son père ni à sa mère, dès le premier jour de son arrivée. Elle leur raconta, avec grands détails, tous les événements qui s'étaient déroulés sous ses yeux, leur montra l'anneau du comte et leur dit :

— C'est seulement, c'est véritablement depuis que cette bague est à mon doigt, que je suis la comtesse de Verneil. « Prenez cet anneau de fiançailles » m'a dit mon mari. J'ai compris toute la profondeur de la pensée qu'exprimaient ces mots, et je porterai ce funèbre bijou jusqu'à ma mort.

M. et madame de Lauzane étaient trop préoccupés, trop émus, pour arrêter leur esprit sur la valeur de cette déclaration; ils n'en comprirent nullement le sens et ne songèrent qu'à se réjouir du retour de leur enfant chérie, dont ils avaient à consoler les chagrins.

Le marquis passa une journée heureuse et une excellente nuit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le 27 décembre, et on était au 15 de janvier. Il venait de faire sa toilette du matin, et il prenait son café noir, se disposant à la joie qui l'attendait jusqu'au soir, en compagnie

de sa fille, lorsqu'un valet vint lui demander si madame la comtesse Antoinette pouvait entrer.

— Parbleu ! nigaud... A l'avenir, plus de ces questions : ma fille doit entrer ici comme chez elle.

— Mon cher bon père, dit Antoinette après s'être baissée pour recevoir au front le baiser du marquis, comment êtes-vous, ce matin?

— Gaillard ! mon enfant, gaillard

comme le lendemain du jour où, par une crise heureuse à Vienne, tu fus sauvée dans ta grande maladie... tu sais ?

— Oui, je m'en souviens ; vous ne vous teniez pas de joie.

— Et aujourd'hui je suis ivre... Pauvre belle ! comme tes petites joues ont pâli, comme tes yeux se sont creusés..... Oh! tout cela ne te va pas mal ; mais, pour un père, vois-tu? la beauté d'un enfant, c'est une grosse bonne main potelée, c'est le vermillon sur les joues, le sou-

rire sur les lèvres et... la joie dans le cœur... Ah ! je sais aimer, va !

— Eh bien ! cher père, voyons si sérieusement vous savez aimer.

— Comment ! tu en as douté jusqu'à ce jour, ingrate ?

— Ecoutez-moi patiemment.

— J'écoute.

— Vous allez faire atteler votre grand

carrosse de gala et me conduire aux Tuileries.

— Toi, moi ?

— Oui.

— Et pourquoi, mon enfant ?

— Pour demander au roi la grâce de MM. Delmas, Nock et Michaux.

— Puisque M. Delmas est en fuite?

— Il n'en sera pas moins jugé et condamné par contumace.

— Quelle autorité aurai-je pour oser intercéder en faveur de ces pauvres gens que je ne connais pas ?

— Vous aurez l'autorité de vos cheveux blancs, de vos loyaux services, de votre nom, pour me présenter à Sa Majesté. Je me charge de me jeter aux genoux du Roi et de lui parler... Que ceci ne vous embarrasse pas.

Le marquis de Lauzane se renversa sur le dossier de son fauteuil, et, plongeant son menton dans ses mains, il em-

ploya près de dix minutes à refléchir. Antoinette respecta ce recueillement; mais elle ne perdit pas des yeux le front de son père, qu'elle voyait tantôt se rider et tantôt s'éclaircir.

— Mets-toi là, et écris, s'écria tout à coup M. de Lauzane... Allons, fais vite.

— J'y suis, répondit la comtesse.

« Mon cher ***, dicta le vieillard, je vous supplie de me faire obtenir, d'ici à

quarante-huit heures, une audience de Sa Majesté. C'est tout à la fois une grâce et une faveur que je demande, en la recommandant à votre dévoûment pour votre meilleur ami. »

— Donne que je signe, mets l'adresse du grand chambellan, envoie par un exprès à cheval, qui attendra, à Paris même, la réponse, et nous l'apportera au triple galop.

— Mais, mon bon père, ne m'avez-vous pas oubliée dans cette demande d'audience ?

— Parce que je ferai mieux que toi tes affaires, chère Toinette... Je suis un vieux courtisan, vois-tu?... Je n'ai jamais rien demandé, je m'en flatte; mais j'ai vu tant de solliciteurs dans ma vie, que je sais comment la chose se pratique. As-tu prévenu ta mère?

— Non, j'ai craint une opposition.

— C'est cela, les papas sont de si bonnes gens... et on sait si bien les prendre! Ma chère petite, il faut aller causer de tout cela avec ta maman... Ne lui dis pas que nous sommes d'accord... La santé

me revenant, elle me mènerait tapage... mais tiens-toi prête à partir... A tout-à-l'heure, cours, dépêche-toi.

Dans la nuit, le courrier revint de Paris, porteur d'une dépêche du grand chambellan.

« Le Roi vous recevra, mon cher ami, après-demain à une heure de l'après-midi, votre demande a fait grand plaisir à Sa Majesté; elle espère qu'elle pourra vous être utile. »

— Le grand Roi! le bon Roi! s'écria

la marquise, quelle grâce dans ses moindres actes !

— Cette phrase me donne courage, dit Antoinette à son père. Quand partons-nous ?

— Le Roi Louis XVIII ne sera impartialement jugé que dans le siècle prochain, répondit M. de Lauzane. Son époque est trop difficile pour que l'histoire, écrite, même par les enfants de sa génération, soit juste à son égard... Madame la marquise, donnez vos ordres et qu'on

attèle mon grand carrosse. Je veux que dans deux heures nous soyons tous les trois sur la route.

Le vieux marquis de Lauzane avait, en effet, dit un mot vrai dans toutesa portée. L'histoire n'a pas été encore parfaitement équitable envers le Roi Louis XVIII, quoique des écrivains de grand talent aient traité, avec sincérité, l'époque de son règne. Nous sommes trop près de la terrible épopée de la Convention, trop près des conquêtes et des infortunes du grand Empire, trop près des deux Restaurations séparées par le rêve des Cent-

jours, pour que nous, héritiers de nos pères, qui furent de grands citoyens ou de nobles victimes, des héros victorieux ou vaincus, des vengeurs triomphants ou des patriotes humiliés, nous puissions jouir de ce calme qui répond, à la postérité, de la justice des arrêts portés sur le passé.

L'historien se plongerait dans une cellule de cloître pour fuir le bourdonnement des passions ramassées par les événements dont il est le contemporain, qu'il serait encore, malgré lui, en dépit de sa sincère loyauté, infidèle à la vérité ; car,

échappant aux bruits de la rue et des salons, aux pamphlets, aux méchancetés, aux mensonges des partis, aux enivrements des plus forts comme aux haines des plus faibles, il n'échapperait pas aux orages soulevés dans son propre esprit et dans son cœur par le travail de sa plume courant dans un champ trop vaste pour son imperfectibilité.

C'est peu à peu, conquête par conquête pour ainsi dire, que l'histoire parvient à être vraie.

Il en est des grands livres qui vivent

à travers les siècles, pour apprendre aux siècles futurs l'histoire des temps antiques, comme de ces monuments dont nous conservons, avec piété, les ruines splendides. Les années qui s'accumulent sur leur granit, les dépouillent de leurs ornements les plus légers ; il n'en reste que d'indestructibles beautés destinées à vivre autant que vivra le monde.

Les livres des historiens illustres ont tous leurs parties faibles, que les générations ont jugées et condamnées; on les lit encore, ces erreurs, par respect pour la gloire de l'écrivain ; mais on sourit à

la rencontre inattendue de ce cachet de la perpétuelle faiblesse humaine, et personne ne croit à leurs récits... Ce sont des ruines,

Nous ne nous hasarderons pas à refaire un portrait du Roi Louis XVIII; dussions-nous y réussir, ce portrait ne serait pas ici à sa place. Nous nous bornerons à faire apparaître pour quelques courts instants la belle et intelligente figure de ce prince, qui fut loué avec excès, blâmé avec fureur, et qui méritait mieux de ses flatteurs comme de ses ennemis.

A l'heure prescrite par le grand chambellan, le marquis de Lauzane descendit d'un magnifique carrosse qui venait de s'arrêter devant le pavillon de Flore aux Tuileries. Ce carrosse, acheté dès 1814, n'avait servi que deux fois au vieux gentilhomme dont nous connaissons les goûts modestes et les habitudes casanières.

— Attendez patiemment, mes chères amies, dit le marquis à sa femme et à sa fille, restées dans la voiture, et, surtout, n'allez pas vous inquiéter si l'audience se prolonge ; ce sera, au contraire, de bon augure.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Le Roi. (*Suite.*)

Louis XVIII était dans son cabinet et au travail, non pas, comme on a bien voulu le dire, à ce travail d'acrostiches, de bouts rimés, de petits vers et de ma-

rivaudages, ridicule pour un souverain, s'il était exclusif, mais à des affaires d'État dignes de sa profonde perspicacité qui pénétrait, si vite et si bien, toute besogne épineuse, et ne s'arrêtait le plus souvent, à l'avis de ses conseillers que par lassitude, jamais par conviction.

— Enfin, monsieur, on vous aperçoit aux Tuileries, dit le Roi au marquis. Le hasard y est-il pour quelque chose?

— Sire, le hasard n'y est pour rien; l'amour d'un fidèle sujet y est pour beaucoup; le devoir a fait le reste.

— Et dans tout cela, qu'y a-t-il pour vous? que vous faut-il?

— Sire, Votre Majesté me connaît depuis ma jeunesse...

— Très-bien! très-bien! interrompit le Roi. J'ai dit un mot imprudent, et je me hâte de le retirer. Vous allez, monsieur de Lauzane, me faire, je crois, une mercuriale à la Sully. Mais je ne suis pas mon aïeul Henri IV, et je n'aime pas être grondé. Arrangez-vous comme il vous plaira; je suis très-fort

monté contre vous, et, pour que je revienne à des sentiments meilleurs, il faut que vous me demandiez une faveur quelconque. Vous serez mon obligé, sinon je vous garderai rancune.

— Ah! Sire, vous êtes bien le meilleur des princes.

— Pas de compliments, interrompit le Roi en fermant ses beaux yeux bleus qui étincelaient comme si la vie qui se retirait de son corps infirme, s'y fût fixée dans toute sa force et son éclat, pas de flatteries, je n'entends que cela... autour

de moi ! ajouta Louis en appuyant avec amertume sur ces derniers mots ; parlez franchement, c'est votre métier à vous qui ne vivez pas avec nous ; qu'avez-vous à me demander ?

— Sire, j'ai à implorer votre clémence en faveur de...

— Malheureux ! ignorez-vous que votre gendre...

— Mon gendre est mort, Sire ; il s'est tué par honte de vous avoir trahi.

— On m'a dit cela. Le suicide est un crime. Dieu jugera le comte de Verneil... Moi, j'eusse adouci la rigueur du jugement porté contre lui. En faveur de qui voulez-vous donc intercéder ?

— Du baron Delmas...

— Il a pris la fuite.

— Il sera condamné à mort par contumace...

— C'est déjà fait.

— Déjà, Sire? s'écria le marquis avec un mouvement d'effroi.

— Sans doute, les prétendus *Vengeurs de la patrie* sont condamnés à mort...

— Et le pourvoi en grâce?

— Il n'y en a qu'un qui ait osé demander grâce, le galérien Nicolle..... Quel homme! ou plutôt quel monstre!

— Mais alors, Sire...

— Comme vous voilà interdit et bouleversé! Auriez-vous pitié de ce bandit qui a mis le deuil dans votre maison?

— Sire, l'ordre d'exécuter l'arrêt de Strasbourg est-il parti? demanda M. de Lauzane sans répondre à la question.

— Je viens de le signer, il y a une heure à peine, et le télégraphe le transmet.

— Ah! le bonheur n'aime pas les vieillards, soupira le marquis.

— Ce n'est pas très-neuf, mais ce sera toujours vrai, répondit le Roi : « *Ego senex*... Oh! oh! j'allais vous faire une citation, oubliant qu'on me reproche de savoir le latin...

— Sire, interrompit M. de Lauzane, reprenant courage, vos ordres ne sont pas toujours obéis à la minute...

— Il s'en faut, et de beaucoup malheureusement! J'ai cela de commun avec tous ceux qui exercent une autorité quelconque?

— Vous pouvez donc faire expédier une seconde dépêche télégraphique, ordonnant de surseoir à l'exécution des condamnés.

— Je le peux très-aisément; mais je me garderai bien de semblable folie.

— C'est là, cependant, ce que je suis venu demander à Votre Majesté, répliqua le marquis d'une voix ferme et respectueuse.

— Ah! vous avez la fantaisie de me brouiller avec tout mon conseil?

— J'ai l'ardent désir de vous faire bénir de votre peuple, Sire, et jamais votre conseil ne vous servira mieux que moi dans cette circonstance.

— Eh quoi! le brigand de Nicolle, l'assassin de votre fils!

— Quant à celui-là, je ne suis pas assez chrétien pour m'en occuper; mais les autres...

— Les autres sont des ingrats, des traîtres, des conspirateurs... Leur châtiment préviendra d'autres crimes.

— Le sang versé par le bourreau, lorsqu'il n'y a pas eu mort d'homme à punir, arrose une terre féconde, Sire.....

— Phrase surannée, monsieur, bonne pour les alarmistes. Vous me parlez, Dieu me pardonne, comme le maréchal

Moncey a osé m'écrire pour décliner la mission de juger Michel Ney.

— Ah! si Votre Majesté eût alors écouté son propre cœur et non pas celui de son conseiller, cette lettre...

— Assez, monsieur, je vous l'ai dit : Vous n'êtes pas Sully, je ne suis pas Henri IV ; pas de semonces, je vous prie.

— Sully a eu la gloire de servir son maître et l'honneur d'en être aimé.

— Toujours le même, interrompit le Roi ; entêté comme un Breton.

— Et fidèle tout autant, Sire.

— Soit! je vous accorde la vie de ce Delmas; ne me demandez plus rien. Je commuerai sa peine en bannissement à perpétuité.

— Le baron Delmas a eu l'esprit de prévoir les bonnes intentions de Votre Majesté en sa faveur, observa finement M. de Lauzane.

— Mais, est-il sûr qu'on ne le retrouve pas?

— Si ce n'est pas sûr, c'est au moins très-probable...

— Alors, vous prétendez, probablement, que ma clémence ne se ruine pas ?

— Non, Sire ; mais je la supplie de dépenser un peu plus, répondit, sans sourire, le marquis.

— Un capitaine Michaux, pécheur endurci, homme obscur !

— Il est criblé de blessures reçues sous le drapeau...

— Sous quel drapeau, monsieur ?

— Sous celui que je n'ai jamais servi, Sire, mais qui a rendu quelques services à la France.

— Eh ! marquis, dit le Roi, n'êtes-vous pas devenu un peu libéral depuis l'an dernier ?

— Madame de Lauzane m'appelle assez souvent jacobin, Sire.

— Bien répondu, marquis ! s'écria le Roi en riant de tout cœur et avec bonho-

mie ; cette fois la leçon porte, et je l'accepte. J'ai eu tort de vous lancer une épigramme, et vous me l'avez rendue avec une courtoisie toute française. Je vous accorde la vie du capitaine Michaux ; je le bannis à perpétuité ; qu'il aille se faire pendre à l'étranger ; mais ne me demandez plus rien, cette fois.

— Cependant, Sire, je vous ferai encore observer, avec votre autorisation, qu'en m'accordant la vie du capitaine Michaux, vous ne lui accordez absolument rien, à ce pauvre homme, bien au contraire...

— Comment ?

— Votre Majesté ne sait-elle pas que ce prisonnier a refusé de s'échapper de son cachot, en compagnie du baron Delmas.

— En effet, on m'a dit cela.

— Ce Michaux n'a donc pas la moindre envie de vivre, et c'est peut-être le contraire.

— Que de le mettre en liberté, interrompit le Roi en riant de nouveau. Eh bien! monsieur de Lauzane, n'en parlons plus; qu'on lui fasse plaisir, et qu'on lui coupe le cou.

— Il y aurait peut-être moyen, Sire, de lui faire un plaisir plus agréable que de lui couper le cou.

— Voyons cela, monsieur.

— Ce serait de lui faire grâce de la vie en octroyant le pardon au bonhomme Nock, son ami, son camarade, son frère d'armes.

— Lorsqu'on prend du galon, vous savez Lauzane, on...

— On n'en saurait trop prendre, Sire; mais ce n'est pas pour moi le galon.

— Pour qui donc ?

— Pour Votre Majesté. Dans ce moment, je la sers mieux qu'en aucun temps de ma vie, et voilà pourquoi j'ai eu l'honneur de dire, en m'inclinant devant elle, tout à l'heure, que l'amour et le devoir m'ont conduit à ses genoux.

— Pas mal, Lauzane; ceci me prouve que les courtisans de mon infortuné frère avaient autant d'avidité, mais peut-être plus d'esprit que les miens. Vous êtes de leur école, pour l'esprit seulement. Rassurez-vous. Revenons à votre Nock, surnommé le bonhomme, je

ne sais trop pourquoi, car c'est, m'a-t-on dit, une bête féroce. Il m'a personnellement outragé par une grossière caricature en manière d'enseigne, où il a eu l'audace de me faire représenter. Que pensez-vous de cela ?

— Votre Majesté a-t-elle vu cette enseigne ?

— Non, mais le ministre m'en a parlé.

— J'ai presque envie de croire que Son Excellence elle-même ne l'a pas vue,

et qu'en descendant l'échelle hiérarchique de ses subordonnés, nous arriverions à quelque garçon de bureau ou à quelque agent de police dont l'expertise en peinture me paraît au moins douteuse.

— Le Roi sonna, et dit à l'aide-de-camp de service :

— Qu'on aille sur-le-champ au ministère de la justice me chercher l'enseigne incriminée dans le procès de Strasbourg et le dossier du condamné Nock. Je veux voir ma caricature, ajouta-t-il, quand

l'aide-de-camp fut parti ; restez Lauzane, nous en rirons.

L'enseigne du bonhomme Nock avait été envoyée à Strasbourg pour servir de pièces de conviction, et elle en était revenue depuis la veille, avec tout le dossier des condamnés. Après une demi-heure d'attente, le Roi reçut cette peinture fameuse du Prussien Friedrich qui, certes, ne pensait pas à l'honneur que le destin lui réservait. Le Roi partit d'un grand éclat de rire à la vue de cette formidable croûte qui ne ressemblait ni à son auguste personne, ni au païen Silène, ni à Nock, et qui, eût-elle veilli

comme les toiles de Raphaël, n'aurait jamais eu figure d'homme, tant elle avait été massacrée par le peintre d'abord, puis par la pluie, le soleil, les autans, les frimas et les moineaux auxquels elle avait servi de balançoire et de perchoir.

— Je vous fais cadeau de ce chef-d'œuvre, Lauzane, dit le Roi, à la condition qu'il aura place dans votre galerie, qu'on dit fort belle... Mais non... J'oubliais madame de Verneil.

— Sire, j'accepte toujours, et avec reconnaissance.

Louis XVIII ouvrit le dossier de Nock, le parcourut rapidement, et dit avec gravité en se tournant vers le marquis :

— Monsieur de Lauzane, c'est une véritable leçon que vous m'avez donnée aujourd'hui ; vous m'avez appris qu'un souverain doit voir par lui-même, et non sur un simple rapport, les affaires telles que celle-ci : — Je change en banissement la peine prononcée contre messieurs Nock et Michaux.

Le Roi dicta, sur-le champ, une note à son secrétaire, et la remit au vieux gentilhomme en lui disant :

— Allez vous-même chez le ministre, et que la dépêche parte sans retard..... Adieu et merci. Lauzane, venez me voir plus souvent... Allez jusqu'au télégraphe et priez Dieu que le ciel soit sans brouillard, je m'intéresse à vos protégés.

Le marquis baisa la belle main du Roi son maître, et partit précipitamment.

. . . .

. . . .

Nous ramenons le lecteur dans la prison de Strasbourg et dans la salle desti-

née à la *toilette* des condamnés. Les sinistres ciseaux de l'exécuteur venaient d'abattre les cheveux gris de Michaux, en effleurant les nobles cicatrices dont le crâne du vieux soldat était couvert. Michaux avait supporté, sans broncher, cette terrible opération; il ne parlait plus que rarement, afin, pensait-il, d'honorer ses derniers moments par un calme digne de son brave cœur; mais il examinait Nicolle avec un soin tout particulier, et souriait, non sans malice, aux soubresauts que faisait le bandit chaque fois que le froid du fer glissait sur son cou.

— Comment diable, dit-il, après un

long silence, l'idée d'être si canaille peut-elle venir à un homme aussi lâche! Monsieur le bourreau, essayez de le convaincre que vous ne lui ferez pas grand mal; c'est honteux pour l'humanité de voir gigoter ainsi ce méchant polichinelle..... Est-ce fini? Partons-nous?

La porte de la salle s'ouvrit tout à coup pour livrer passage à un officier de gendarmerie et au greffier en chef de la cour.

— La peine du condamné Michaux est commuée par la clémence royale, dit le

greffier ; le prisonnier doit être, par ordre de la cour, réintégré dans son cachot...

Une pâleur livide envahit aussitôt les joues du capitaine, et il s'écria avec énergie :

— Les galères, peut-être! je n'en veux pas...

— Le Roi a daigné condamner à un bannissement perpétuel, l'ex-capitaine Michaux, l'ex-lieutenant Delmas, et l'ex-sous-officier Nock... Vous jouirez de vo-

tre liberté à l'étranger; sous peine dés galères, il vous est interdit à tous trois de rentrer dans le royaume.

— Pauvre Nock! murmura Michaux avec chagrin; ceci t'apprendra, mon bonhomme, à ne jamais te presser dans l'autre monde.

— Et dans celui-ci, monsieur, interrompit le greffier; votre ami a été secouru à temps, et l'habile chirurgien qui le soigne avec zèle, espère le sauver.....

— Pour le coup, grand merci! s'écria Michaux en frappant dans ses mains; le

Roi, ajouta-t-il, vient de faire une conquête : j'ai voulu renverser son trône, je jure de le défendre en tous lieux...

— Et moi? murmura une voix étranglée par le désespoir et la terreur, et moi?

Michaux se retourna et rencontrant le visage blême de Nicolle :

— C'est pardieu vrai ! et M. de Cordouan, de Bibereg ? demanda-t-il.

— Il est encore temps de vous repen-

tir, mon fils, dit l'aumônier qui venait d'entrer dans la salle et de passer son bras sous celui de Nicolle.

— Eh quoi! déjà! balbutia le patient... moi seul!... moi tout seul... mourir!

— J'allais être assez bête pour en avoir pitié, murmura le capitaine, quand ce qu'il vient de dire là prouve que le cœur du monstre bat toujours...

— L'heure est passée, dit l'officier de gendarmerie, en adressant un signe aux exécuteurs...

Nicolle jeta un grand cri, fit un pas et tomba évanoui sur le sein de l'aumônier.

Dans le désordre qu'occasionnaient à la porte de la prison les allées et venues des employés, des gendarmes et de tout le personnel nécessaire aux exécutions capitales, un homme parvint à se glisser et à se faufiler jusque dans les galeries et les corridors. Cet homme, dont les traits bouleversés et les lèvres blanches trahissaient l'anxiété, marchait d'un pas traînant et répétait pour la vingtième fois :

— U êsdes-fus, monsir bonhomme

Nock, ù èsdes-fus, mon Tié! lorsqu'il rencontra Michaux que l'on reconduisait dans sa cellule.

— Tiens! s'écria le capitaine : bonjour Friedrich ; je parie que tu cherches Nock, gros joufflu ?

— Ui, monsir gâbidaine, et che grois que che fais murir afant lui, che dompe en vaiplesse!

— Va-t-en boire une chopine, deux chopines, trois chopines, mon garçon;

Delmas, Nock et moi nous sommes grâ-
ciés par le Roi...

— Ah! fit Friedrich, en portant la main à son cœur : Est-ze que z'esd frai zela?

— Ma parole d'honneur...

— *Fife le Roi*! s'écria Friedrich, puis il ajouta : Quand c'haurai emprazé monsir ponhomme Nock, ch'irai brentre une krosse kilodde, gomme le chur et le zoir gue fus safez, gâbidaine... je me zulerai bentand drois ou guadre churs, mein gott!... *Fife le Roi! Fife le Roi!*

Friedrich sauta, gambada et cria si souvent *Fife le Roi*! en cherchant à voir son bonhomme Nock, qu'on le chassa jusque dans la rue. Mais demeuré maître du pavé, il y resta assis, les yeux braqués sur la porte de la prison, comme ces bons gros chiens qui, en s'obstinant à garder seuls la tombe d'un maître chéri, donnent à l'espèce humaine une leçon sévère et touchante à la fois, de reconnaissance et de fidélité.

CHAPITRE DOUZIÈME.

XII

Conclusion.

Deux ans après ces événements, le marquis de Lauzane prenait, par un beau jour de printemps, le bras de la comtesse de Verneil, toujours belle,

mais bien changée par un chagrin dont son père et sa mère avaient le secret.

— J'ai grand besoin d'un tour de promenade, ma fille, dit avec bonhomie le vieux châtelain, et je ne veux pas marcher sans mon Antigone... Allons dans le parc, faire envoler les petits oiseaux.

Le marquis conduisit sa fille par d'habiles détours, et quoi qu'elle fît pour l'écarter de cette direction, dans les parages du bosquet ou Paul Delmas avait croisé le fer avec le colonel Bernsdorff.

— Ma chère fille, commença le fin

vieillard, voilà que les arbres, les fleurs, les gazons, les buissons, toute la terre et le ciel lui-même changent de parure. Les oiseaux que nous effarouchons n'ont plus, ce me semble, le même plumage; l'hiver a disparu..... la nature chante, et le brin d'herbe frémit joyeusement à la brise... Ne trouves-tu pas ce spectacle gracieux et charmant?

— Oui, cher père, répondit Antoinette en levant ses grands beaux yeux vers les nues, dont l'azur l'éblouit, et elle soupira.

— Il me semble, reprit M. de Lauzane,

que ne pas faire comme l'arbre, la fleur, les oiseaux, et le brin d'herbe, c'est désobéir au Créateur.

Antoinette ne répondit pas ; mais son bras tressaillit sous celui de son père qui continua :

— Voilà deux ans que nous sommes habillés de noir, toi en mémoire de ton mari, ta mère et moi pour porter le deuil de ta gaîté, de ton bonheur...

— Oh ! cher bon père, interrompit la belle veuve, vous me trompiez donc !

— En quoi, mon enfant!

— Vous me disiez, à toute heure du jour, que vous étiez heureux; que rien ne vous manquait.

— J'ai dit cela?

— Du matin au soir, et tous les jours, ma mère aussi.

— Alors, ma mignonne, j'ai menti comme un vaurien.

— Vous êtes malheureux?

— Autant que toi.

Antoinette rougit et demanda en balbutiant :

— Que vous manque-t-il donc ?

— Ah ! voilà ! Veux-tu que je te confie un gros secret ?

— Le Roi, tu t'en souviens, m'a accordé, dans le temps, la grâce de MM. Delmas, Nock et Michaux.

— La grâce, non ; mais enfin...

— Mais enfin, ces messieurs vivent et doivent au Roi d'avoir, au moins deux d'entre eux, leur tête sur les épaules ; tu en conviendras.

— J'en conviens, et cependant l'exil... toujours l'exil.

— Oui, c'est dur..... Permets-moi de continuer : Je n'ai, tu le comprends, rien à refuser à Sa Majesté après l'acte de clémence...

— Mon père, je vous devine, s'écria Antoinette, vous allez me parler de mariage.

— Eh ! peut-être bien !

— Vous voyez? dit la belle comtesse en montrant l'anneau d'or qui brillait à son doigt, le malheureux qui m'a remis ce gage d'amour vrai, c'est ainsi qu'il s'est exprimé, était mon mari. Il s'est tué pour me rendre une liberté qu'il s'accusait de m'avoir ravie. Puis-je l'accepter, cette liberté, sans crainte de torturer une pauvre âme qui déjà s'est envolée si chagrine! J'ai vu le dernier regard de ce pauvre mourant, mon père; dans ce regard doux, généreux et en même temps plein d'effroi, il y avait et

un modèle de sublime abnégation et le murmure d'une prière désolée... Ce regard m'a dit : soyez heureuse avec *lui*, je m'efface ! épousez mon souvenir, je vous bénirai ! Non, l'éclair de jalousie que j'ai vu briller dans ces yeux fermés à jamais par mes mains, sillonnera ma pensée toutes les fois qu'on me parlera de quitter mes habits de deuil... Hélas! n'ai-je pas assez de tristesses de mes regrets !

— Alors, reprit le marquis, mettons que je n'ai rien dit. Je refuserai net à Sa Majesté, qui s'arrangera comme elle pourra.

— Mais le Roi m'afflige en s'occupant de moi, pauvre recluse !

— C'est bien de toi qu'il s'occupe, vraiment !

— Ah ! et de qui donc en ce cas ?

— Voici la chose : Le Roi se fait vieux, très-vieux ; il lui prend, comme à moi, des caprices qui n'annoncent rien de bon pour nous, en nous ramenant à l'enfance. Bref, il m'a fait dire hier, par le duc de *** qu'il voulait gracier pleinement MM. Delmas, Nock et Michaux,

et les autoriser à rentrer en France dans leurs biens, honneurs, titres ou qualités.

—La bonne, l'heureuse nouvelle, mon cher bien aimé père, s'écria Antoinette. Et vous me cachiez cela?

— Attends donc; après la rose l'épine. Le roi met une condition inflexible à ce bienfait. Il veut... Tu ne comprends pas?

— Non, bégaya Antoinette en baissant les yeux.

— Il veut que tu épouses, d'ici deux mois, le baron Paul Delmas...

— C'est vous qui avez obtenu cela! interrompit la comtesse en se jetant dans les bras du digne et de l'aimable vieillard... Ah! mon père, mon père adoré... qu'avez-vous fait?

— Et quand ce serait vrai! s'écria le marquis, aurais-tu l'audace de m'en garder rancune? Est-ce que je peux te voir dépérir et mourir tous les jours? Mon enfant, que ton imagination se rassure,

que ton front se relève, il aura toujours la pureté de ta belle âme. J'ai consulté le révérend***, la vertu faite homme; il m'a dit que tes scrupules étaient exagérés; j'ai parlé au Roi de ton état alarmant; j'ai imploré la grâce du baron, et cet excellent prince m'a répondu qu'un souverain ne devait pas faire les choses à demi. Il m'a remis l'ordre de rappel des trois bannis. Cet ordre, je le déchirerai, si tu refuses d'épouser le baron; car ce jeune homme doit, ou vivre sous mon toit, ou végéter à cinq cents lieues de nos frontières... Eh bien! te verrai-je, enfin, heureuse une fois dans ma pauvre vie qui va s'éteindre?

— Oui, mon bon père; écrivez à Venise et que les proscrits nous reviennent.

— Vertuchoux! ce n'est ni malheureux, ni sans peine... Allons, cours au château, et fais vite comme la nature entière, change de robe. . . . .
. . . .

Nous pourrions écrire encore quatre ou cinq volumes sur le texte élastique de cette conclusion ; le lecteur le devine, le comprend et en frémit peut-être.

Mais que dire et raconter à présent qui ne soit une redite? Ne vaut-il pas mieux s'arrêter et permettre à l'imagination de chacun d'arranger, comme elle l'entend, le bonheur du baron et de la baronne Delmas? C'est notre avis : qu'on doit toujours laisser quelque issue entr'ouverte à la rêverie des esprits assez bienveillants pour avoir aimé les personnages de nos contes.

C'est notre avis : que finir un livre, n'est pas fermer une cage.

Nous fermons donc ce livre en disant

qu'Adeline Villemont, devenue madame Wolff, habite les États-Unis d'Amérique où elle jouit d'une excellente renommée due à son excellente conduite; que l'horrible Virginie Joffret est morte de misère et de faim dans l'un des égoûts de Venise; que le capitaine Michaux a planté ses choux aux environs d'Angoulême jusqu'en 1830, époque de sa mort, et après avoir détesté la nouvelle révolution qui chassait de son royaume l'honnête successeur de Louis XVIII; que les Boileau, mari et femme, rentrèrent au pavillon de chasse où ils ont terminé leur carrière en 1827, à huit jours l'un de l'autre; qu'enfin le bonhomme Nock

vit encore, comme coq en pâte, à Castel-Lauzane, quoique âgé de quatre-vingt-treize ans.

— Eh! papa, lui disent souvent le baron et la baronne Delmas devenus vieux à leur tour :

— Ça va-t-il toujours comme nous voulons?

— Moi, répond le géant, dont le mâle visage est resté pâle depuis 1816, moi, demandez au major Franck, faut que je

marie tous les enfants avant de *claquer*, et vous en avez cinq dont deux sont quasi des mioches. C'est votre faute. *Qu'est-ce que voulez-vous?*

Et Friedrich
qu'est-il devenu ?

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME.

Melun — Imprimerie de DESRUES et Cie.